

www.e-rara.ch

Tableau des guerres de la révolution de 1792 à 1815

Gayant, Paul

Paris, 1838

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 34404

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-73958>

Campagne de 1812.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

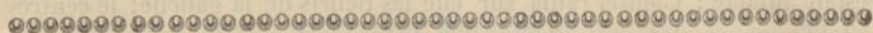
e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]



CAMPAGNE DE 1812.

I.

MARCHE SUR SMOLENSK.

Napoléon passe le Niémen (24 juin).—Combat de Develtowo (25).—Prise de Wilna (28).—Le vice-roi, le roi de Westphalie passent le Niémen (29).—Combat de Swir (30).—Junction de Platof et de Bagration (4 juillet).—Retraite de Barklay (10).—Bagration à Koreliezy (9).—Napoléon marche sur Glubokoe (16).—Combat de Druja (15).—Reconnaissances de Disna (19).—De Beschenkovitei (24).—Combats d'Ostrowno (25-26).—De la Luressa (27).—Bataille de Mohilew (23).—Prise de Witepsk (28).—Combat d'Inkowo (9 août).—Les Français passent le Dniéper (14).—Combat de Krasnoï (15).—Batailles de Smolensk (17).—De Valontina-Gora (19).

Les principes, contre lesquels la Russie avait trois fois levé le bouclier, continuaient à s'étendre. Napoléon était maître du nord et de l'ouest de l'Allemagne. Une alliance étroite l'avait rapproché de l'Autriche. La Hollande, l'Italie, l'Illyrie étaient incorporées à l'empire. L'Espagne semblait abattue, l'oligarchie anglaise elle-même était aux abois. Quelques années encore, et l'œuvre immense de la révolution française allait recevoir du temps la sanction qui l'eût rendue indestructible. Il ne restait plus qu'une puissance continentale, dont les armes ne fussent pas tellement émoussées qu'elle ne pût reparaitre sur la scène. Il ne restait peut-être qu'un moyen pour faire un dernier appel à la fortune,

17^{ÈME} CARTE.

CARTE
DE LA CAMPAGNE
de 1812.

Lignes communes de France de 25 au 49^{gr.}
55 30 25 10



Revisé par l'Auteur.

Guerres de la Revolution - PAULIN, Editeur, Rue de Seine, 33.

L'Angleterre le saisit ; elle excita de nouveau le cabinet de Pétersbourg, qui d'ailleurs était tout disposé à jeter le gant. Ses armées démoralisées, détruites à Austerlitz et Friedland, s'étaient reformées à l'ombre de protestations mensongères. Elle était impatiente de dépouiller toute feinte, de répudier l'alliance jurée à Tilsitt et à Erfurth.

Napoléon de son côté ne se résignait point aux questions indécises. L'intervention des troupes russes sur la Vistule, en 1809, lui avait donné la mesure de ce qu'il devait attendre de l'amitié d'Alexandre, et il se sentait tourmenté du dessein de mettre le sceau à son éclatante carrière, en assurant à jamais l'Europe contre les empiètemens d'une puissance qui semble avoir pris l'ancienne Rome pour modèle.

Si ses premiers échecs, au-delà des Pyrénées, l'avaient averti que la lassitude commençait à assoupir la vieille France, il avait pu reconnaître que la foi en son génie allait en grandissant, durant sa dernière campagne, où il lui avait été facile, par la seule influence de son nom, de passionner des armées novices et hétérogènes, et de faire briller d'un égal éclat, sur le champ de bataille, Français, Bavaois, Wurtembergeois et Westphaliens.

Il se sentait la force de pousser tout le continent contre l'empire des czars et de diriger de sa main puissante les élémens si divers dont les troupes de l'expédition seraient composées. Le simple exposé de la campagne, des circonstances fatales qui plus d'une fois ont fait échapper les généraux russes, de la sauvagerie de la défense, de la catastrophe qui l'a terminée, suffira pour faire juger s'il a trop présumé de lui-même, ou si à ses vastes desseins il n'a manqué que le succès pour forcer l'admiration des contemporains et de la postérité.

L'ancienne Russie, limitée long-temps au territoire de Moscou, après s'être incorporé les peuplades de race tartare qui la séparaient de l'Asie et de la mer Glaciale, a commencé, depuis le xvii^e siècle, à s'avancer, pas à pas vers l'Occident. Les provinces qu'elle présente les premières à l'invasion, immense ceinture, longue de plus de 400 lieues, sont le fruit de ces acquisitions dont l'origine est trop récente pour être légitimée. C'est la Crimée arrachée par Catherine à la décrépitude des Ottomans ; c'est l'Ukraine, c'est la noble Pologne, c'est le littoral de la mer Baltique, jadis soumis à la Suède et imbu des libertés du moyen âge. Mais si politiquement elle semble vulnérable, la nature a pris soin de pourvoir à sa sûreté. Le cœur de l'empire est couvert par de larges fleuves, qui s'écoulent lentement à travers des lacs, des marais, des forêts impénétrables et de vastes déserts. Dans ces contrées incultes, on ne trouve plus, comme au midi de l'Europe, des villes où les besoins d'une longue civilisation accumulent les trésors de l'industrie, la difficulté des com-

munications rend les ressources rares et précaires. Aux atteintes de la disette il faut ajouter celles d'un climat qui passe presque sans transition d'un été pestilentiel au plus rude hiver. Enfin le despotisme est là plus âpre, plus inflexible que la nature elle-même. Le despotisme qui, selon Montesquieu, se défend en sacrifiant une partie du pays, en ravageant les frontières, en se faisant un rempart de ruines.

Le front attaquant embrassait, de la mer Baltique aux confins de la Moldavie, une étendue de 200 lieues. Elle était flanquée : à droite par les armées de l'empire ottoman ; à gauche par la Suède qui, gouvernée, depuis deux ans, par un général français devait saisir cette occasion de faire revivre d'anciens droits sur des provinces dont la perte remonte aux désastres de Charles XII. Mais il y eut, dès le début, un double mécompte. Bernadotte traita avec l'Angleterre et le grand-visir signa à Bucharest un armistice que le sultan ratifia dans le cours de la campagne. Ces funestes contre-temps, rétrécissant à l'égard des Russes le théâtre de la guerre, leur permirent d'opposer toutes leurs troupes à l'effort de la grande-armée.

La partie de la frontière qui se trouvait menacée est couverte par la forêt de Bialowèse, par les marais de Pinsk et par le cours du Niémen. Cette dernière portion, comme plus accessible, devait être plus particulièrement considérée par la défense. Elle était d'ailleurs forcément le front d'opérations des Français qui avaient pour bases les forteresses de la Basse-Vistule et de la Pregel.

Depuis Grodno jusqu'à son embouchure, le Niémen est traversé par les grandes communications entre l'Allemagne et la Russie. Les chaussées de Kœnigsberg et Warsovie à Pétersbourg et Moscou, se croisent à Wilna près du sommet de l'angle droit que forme son cours, d'où il résulte que Wilna devait être le centre des dispositions de l'ennemi. Aux premiers mouvemens des troupes d'invasion, Barklay de Tolly commandant en chef la première armée y porta son quartier général. La droite, aux ordres de Wittgenstein (40,000), s'établit à Rossieny et Keidany pour couvrir les avenues secondaires de Pétersbourg. La gauche sous Doctorof (27,000) se mit, entre Grodno et Lida, à cheval sur les routes secondaires de Moscou, éclairant le fleuve par les cosaques de Platof (7000). L'avant-garde (16,000), général Baggowout, occupa Kowno; enfin le centre (70,000) prit position autour de Wilna.

Cette armée, forte de 160,000 hommes, s'appuyait à droite sur les places de Riga et de Dunabourg, où 40,000 hommes de garnison étaient renfermés, et sur un vaste camp retranché, élevé à grands frais près de Drissa en avant de la Dwina. Elle était flanquée à gauche par la seconde armée (50,000), général en chef Bagration, qui prit entre Bug et Niémen,

de Bialystock à Wolkowistk, une attitude offensive pour déboucher sur le flanc des colonnes d'attaque. Un corps de 16,000 hommes, sous Hoertel, posté à Mozyr, garda les défilés du marais de Pinsk, et une troisième armée dite de réserve, dont on ignorait d'abord le but et la composition, se rassembla près de Lutsk, sur la route de Vienne à Kiew. On apprit bientôt que Tormasof la commandait, qu'elle comptait 50,000 hommes, et qu'elle était destinée, comme celle de Bagration, à opérer offensivement.

Telles furent, outre une nuée de cosaques irréguliers; les forces que le czar plaça en première ligne (360,000). Il y joignit plus tard l'armée de Moldavie (40,000) que les indéisions du sultan retinrent à Jassy jusqu'à la conclusion de la paix, le corps de Finlande (12 à 15,000), plus les milices de Moscou et les volontaires de Pétersbourg. Mais les apprêts de Napoléon étaient en proportion de ces formidables moyens de défense, et ce n'est pas une des moindres merveilles de son règne, d'être arrivé, supérieur en nombre, sur ces champs de bataille lointains avec les forces d'une coalition dont le seul lien était sa volonté.

L'Autriche, la Prusse, l'Espagne, le Portugal, Naples, le royaume d'Italie, l'Illyrie, la Pologne, la confédération du Rhin, la Suisse, enfin l'Empire Français, qui comprenait alors Rome, la Toscane, Hambourg et la Hollande, fournirent leur contingent. Jamais tant de peuples si divers par les climats, leur langage, leur constitution politique, n'avaient marché sous le même drapeau.

On avait levé 500,000 hommes. Déduction faite des réserves qui s'échelonnèrent sur la Vistule, l'Oder et l'Elbe, et du déficit ordinaire 325,900 hommes (155,400 Français, 170,500 étrangers), traînant 984 bouches à feu et d'innombrables convois; parvinrent au Niémen.

La grande-armée était divisée, outre la garde, en treize corps, la plupart commandés par les rois de la famille impériale et par les maréchaux décorés des titres de leurs victoires.

1 ^{er} corps : maréchal Davout, duc d'Auerstadt, prince d'Eckmuhl, 5 divisions, 81 bataillons français, 7 espagnols, 16 escadrons français et polonais en ligne	50,000
2 ^e corps : maréchal Oudinot, duc de Reggio, 3 divisions, 33 bataillons français, 18 portugais, suisses, croates, 20 escadrons français en ligne	26,000
3 ^e corps : maréchal Ney, duc d'Elchingen, 3 divisions, 27 bataillons français, 21 portugais, illyriens, wurtembourgeois, 27 escadrons français et wurtembourgeois en ligne.	28,000

A reporter. 104,000

	Report.	104,000
4° corps : prince Eugène Beauharnais, vice-roi d'Italie; 3 divisions italiennes en ligne.		28,700
5° corps : prince Poniatowski, 3 divisions polonaises en ligne.		25,600
6° corps : général comte Saint-Cyr, 2 divisions bavaroises en ligne		18,000
7° corps : général comte Reynier, 2 divisions saxonnes en ligne.		14,800
8° corps : Jérôme Napoléon, roi de Westphalie, deux divisions westphaliennes en ligne.		15,000
9° corps : maréchal Victor, duc de Bellune, une division française, une allemande, une polonaise, sur la Vistule.	»	
10° corps : maréchal Macdonald, duc de Tarente, 3 divisions, 1 franco-rhénane, 2 prussiennes en ligne.		29,000
11° corps : maréchal Augereau, duc de Castiglione, en formation à Berlin.	»	
12° corps : Joachim Murat, roi de Naples, 7 divisions de grosse cavalerie, 4 de cavalerie légère en 4 corps sous Nansouty, Montbrun, Grouchy, Latour-Maubourg en ligne		30,000
13° corps : prince Schwarzenberg, 4 divisions autrichiennes en ligne		30,000
Enfin, la garde impériale, composée d'une division de vieille garde sous le maréchal Lefebvre, duc de Dantzick; de deux divisions de jeune garde, sous le maréchal Mortier, duc de Trévise, et d'un corps de cavalerie, sous le maréchal Bessières, duc d'Istrie.		30,800
	Total en ligne	325,900

Ces forces se répandirent dans la Prusse orientale et se mirent à portée de se joindre avec l'ensemble et l'aplomb dont elles avaient contracté une longue habitude.

Lorsque Napoléon se fut assuré des positions de l'ennemi, il en fit cinq colonnes; il donna l'ordre à Macdonald de se déployer par Tilsitt pour tenir en échec Wittgenstein; il prit avec lui Davout, Oudinot, Ney, la garde et Murat avec les corps de cavalerie, de Montbrun et Nansouty (149,800) pour les concentrer autour de Pilwisky et enlever Kowno, puis Wilna; il plaça en avant de Mariampol, sous le commandement d'Eugène, les 4^e, 6^e corps et la cavalerie de Grouchy (54,200) prêts à se jeter par Pilyony entre Barclay et Doctorof; il disposa, pour déboucher de Grodno et pousser à Bagration, le roi de Westphalie avec les 5^e, 7^e, 8^e corps et la cavalerie de La-

tour-Maubourg (62,900); enfin, il destina Schwarzenberg à couvrir, par Drogiezin, le grand-duché de Varsovie et à contenir Tormasof.

Les Russes, stupéfaits à l'approche de ces masses irrésistibles, ne firent aucun mouvement et comprirent qu'il fallait renoncer au Niémen; ils formèrent le projet d'attirer l'armée sur la Dwina et d'inquiéter ensuite sa retraite et ses flancs.

Mais Napoléon n'était point dans l'intention de traîner la guerre en longueur, il avait entrevu dans ces contrées inconnues l'application du système, qui avait si promptement abattu l'Autriche et la Prusse et qui réduisait une campagne à une marche habile suivie d'une action décisive.

Le Dniéper et la Dwina servaient de base: l'une à Barklay, l'autre à Bagration. Ces deux fleuves qui se jettent: le second dans la mer Baltique, le premier dans la mer Noire, à une distance de 350 lieues, prennent leur source sur un étroit plateau, dont la crête est la ligne de partage des eaux de l'Europe et de l'Asie, et dont l'abondance est couvert par les anciennes villes de Witepsk et de Smolensk, derniers boulevards de Pétersbourg et de Moscou. Maître de cette position centrale, il ne faut plus qu'une grande bataille pour porter les armes victorieuses jusqu'aux murs de l'une ou de l'autre des deux capitales. Napoléon avait combiné son opération pour y pénétrer d'emblée, pour disloquer, chemin faisant, les armées ennemies, pour les forcer d'accepter le combat avec tout le désavantage d'une retraite précipitée.

Pendant qu'Eugène et Jérôme immobiles se tenaient l'arme au bras pour ne point trop promptement donner l'éveil à Bagration, Macdonald, déboucha de Tilsitt, et Napoléon franchit le Niémen à la tête de 150,000 hommes. Il choisit, avec son à-propos ordinaire, le lieu le plus propre à l'établissement des ponts. Le fleuve fait au-dessus de Kowno plusieurs détours, et, pendant plus de quatre lieues, il côtoie la route de Vilna. Du village de Poniemon on domine cette partie de son cours, et c'est là que se porta d'abord la colonne rassemblée à Pilwisky. Le 23 juin, au soir, Napoléon reconnut la rive droite où se trouvait un rideau de cosaques; il y fit passer 2 à 300 voltigeurs qui prirent terre sans brûler une amorce. A leur approche, les cosaques disparurent dans les bois. Les troupes du génie survinrent aussitôt et commencèrent à construire trois ponts dont les travaux ne furent pas troublés. Le lendemain, au jour, Davout ouvrit la marche et dès le soir toute la troupe avait défilé.

Wittgenstein et Barklay, pliant sous le faix, furent rompus et contraints à battre en retraite. A peine au-delà des ponts, le premier corps, obliquant à gauche, poussa jusqu'à la Wilia. Baggowout, coupé du corps de bataille, évacua Kowno, par la rive droite, pour rejoindre Barklay, en suivant le cours sinueux de la rivière. La ville fut immédiatement occupée,

puis Oudinot en sortit pour tomber brusquement, par Keydany, sur le flanc de Wittgenstein dont Macdonald avait déjà débordé la droite et qui se repliait sur sa gauche. Cependant Napoléon courut à Wilna. Il trouva les Russes en bataille sur les hauteurs de Rykonty; mais, à ses premières manœuvres, ils évacuèrent la position et la ville; pour rallier Baggowout à Swenzstjany. Leurs démonstrations n'avaient eu d'autre but que de gagner le temps de détruire d'immenses magasins. On prit, sans coup férir, possession de l'ancienne capitale de la Lithuanie, où Napoléon fut accueilli en libérateur.

Le même jour, Oudinot atteignit à Leweltowo Wittgenstein qui précipitait ses pas; il le culbuta, le poussa en désordre jusqu'à Wilkomirz où il entra pêle-mêle avec lui, et le poursuivit encore sur la route de Malyanty, après lui avoir enlevé des magasins et plusieurs milliers de prisonniers. De son côté Macdonald pointa droit sur Riga.

Par l'effet de ces mouvemens, la route de Smolensk était dégagée et la retraite de la première armée russe était forcément indiquée sur le camp de Drissa. Pour l'empêcher de faire contre-marche, Napoléon lui opposa sous le commandement du roi de Naples, Oudinot, Ney, deux corps de cavalerie et trois divisions du premier corps (100,000). Après quoi, il porta son attention sur Doctorof, Bagration et Tormasof. Contre le dernier il disposa de Schwarzenberg qui déboucha sur Slonim; il lança contre le second par Grodno la colonne du roi de Westphalie, il donna l'ordre à Davout de se déployer avec ses deux divisions et sa cavalerie par Oszmiana, Minsk et Borissof de manière à occuper le nœud des routes transversales qui pouvaient ramener soit Bagration, soit Doctorof sur la Wilia; enfin il appela de Pilyon la colonne d'Eugène pour l'établir au sud de Wilna et couvrir cette ville où il resta avec la garde.

Tout était en émoi dans les camps russes. Tormasof n'était pas encore en mesure; Platof, Doctorof, Bagration, au bruit du passage du Niémen par la colonne de Napoléon, se hâtèrent de faire un à droite pour se rapprocher de Barklay.

Arrivé à Soleszniki, Doctorof se heurta contre les troupes françaises; il comprit que Wilna devait être occupé et, se jetant à travers champs, il gagna Oszmiana au moment même où la cavalerie de Davout s'y présentait. Il eut à peine le temps de fuir jusqu'à Smorgoni, d'où, sans reprendre haleine, il courut à la Wilia qu'il traversa sur-le-champ. Son activité le sauva; Nansouty s'était élancé de Wilna pour lui barrer le passage de la rivière; il ne fut atteint qu'à Swir et il échappa à une entière destruction au prix de son arrière-garde et de ses convois.

Platof, le suivant à deux journées de distance fut prévenu partout. A Traby, à Woloszni, il trouva les chemins coupés par Davout et il n'eut

d'autre ressource que de se jeter dans les rangs de Bagration qu'il rencontra à Nikolaew en pleine marche pour Wilna. Lorsque le prince russe apprit que les troupes françaises occupaient les débouchés de la vallée de la Wilia et peut-être Minsk, il fit aussitôt volte-face pour gagner, à pas redoublés, d'abord Nesvich puis Mohilew. Mais il marchait entre deux périls, et c'est alors qu'il était au moment de subir les conséquences des combinaisons de Napoléon.

Sa ligne de retraite se croisait à Koreliczi avec la route par laquelle le roi de Westphalie avait ordre de s'avancer vivement. Si Jérôme se fût bien pénétré des vastes combinaisons de son frère, s'il eût été animé comme lui de cette ardeur qui se joue des obstacles, il eût devancé les Russes à Koreliczi, il les eût acculés au Niémen ou aux défilés de la forêt de Minsk et peut-être le sort de la campagne eût-il été fixé. Mais les Russes étaient déjà protégés par leur sol et leur climat. Le jour même, où Eugène et le roi de Westphalie passèrent le Niémen, un orage violent changea subitement la température, inonda de pluie ce pays où les eaux n'ont point d'écoulemens, défonça les chemins, arrêta la marche des convois, qui transportaient une quantité prodigieuse d'approvisionnement et de munitions.

La disette se fit sentir, 30,000 traînards se répandirent sur les routes, nombre de chevaux périt, et l'on fut obligé de laisser en arrière 100 pièces de canon. Là où s'étendait le commandement de l'empereur, le désordre fut à l'instant réparé; les vivres arrivèrent en remontant le Niémen, puis la Wilia; Wilna reçut d'immenses magasins, enfin la troupe reprit ses rangs. Mais hors de la portée de son coup-d'œil, le contre-coup de ces incidens funestes se fit sentir et fut irréparable. Jérôme n'avança point, et Bagration eut la joie de trouver libre ce passage, où il était exposé à déposer les armes; il s'éloigna rapidement par la route de Glusk.

Napoléon irrité donna à Davout le commandement général des forces qui opéraient dans le palatinat de Minsk, et remplaça par Junot le roi de Westphalie qui refusa de se subordonner au maréchal. En même temps, il prescrivit à l'armée saxonne de changer de postes avec les auxiliaires autrichiens dont les divisions attendaient le choc de Tormasof dans les lignes du Muchawetz, de la Pina et de la Iasolda.

Cependant, Barklay, débordé par Murat, céda le terrain. Après avoir rallié Wittgenstein à Widzy, puis, 10 lieues plus loin Doctorof, il passa la Dwina à Dunabourg et Druja. Après quoi, laissant Wittgenstein à Dunabourg, il se renferma dans le camp de Drissa avec environ 80,000 hommes. A l'extrême gauche, Macdonald, ayant refoulé dans ses murs

la garnison de Riga, investit la place avec son centre et sa gauche, et posta sa droite à Jacobstadt pour observer Dunabourg.

Enrésultat, la route de Smolensk et de Witepsk était entièrement découverte et l'on pouvait s'avancer, sans inquiétude pour ses flancs, par la large trouée que les deux grandes armées ennemies avaient permis d'ouvrir entre elles.

Napoléon s'y déploya à la tête de 70 à 80,000 hommes. Il détacha à droite Grouchy pour gagner Orscha et ouvrir la communication avec Davout, qui, de son côté, marchait aussi au Dniéper, puis il porta le reste en trois colonnes à Glubokoe. Là il menaçait à-la-fois Polotsk et Witepsk et ce seul mouvement faisait tomber les retranchemens de Drissa. En effet, par l'occupation de Polotsk, on débordait la gauche de Barclay, par celle de Witepsk, on le séparait définitivement de Bagration. Il ne lui était donc plus permis de rester dans sa position défensive. Dans l'incertitude du parti qu'il pourrait prendre, Napoléon fit halte à Glubokoe, prêt à soutenir Murat si les Russes, ayant reçu des renforts, repassaient offensivement la Dwina, prêt à côtoyer leur mouvement s'ils remontaient le cours du fleuve pour protéger Witepsk. On apprit d'abord qu'ils débordaient par Druja, qu'ils avaient surpris la cavalerie de Sebastiani, enlevé du canon, mis quelques centaines d'hommes hors de combat. Était-ce l'avant-scène d'une attaque générale ? n'était-ce qu'une démonstration ? On s'en assura en poussant à Drissa une reconnaissance qui les fit voir en pleine marche sur Witepsk.

L'empereur alors, appuyant à droite, courut à Beschenkowitzi en donnant à Murat l'ordre de se diriger sur le même lieu. Les deux têtes de colonne l'atteignirent en même temps et le trouvèrent occupé par les ennemis. Les attaquer, les culbuter, les rejeter sur l'autre rive, ce fut l'affaire de quelques instans. Mais ils détruisirent le pont qu'il fallut rétablir. Cependant Napoléon survint plein d'impatience ; aussitôt que le passage fut praticable, il prit un régiment de cavalerie légère et se lança au galop à la suite des Russes. Il les vit disparaître à l'est, tandis que du côté de Polotsk, il ne put remarquer aucun indice de colonnes en marche. C'était donc l'extrême arrière-garde de Barclay qui se repliait devant lui ; Le général russe avait habilement dérobé ses pas, il s'était hâté de dépasser Beschenkowitzi, position périlleuse, puisque toutes les routes de Witepsk s'y croisent avec la Dwina ; et, dans le but de retarder désormais les progrès de la grande-armée, il venait de jeter 15,000 hommes sur sa route pour lui disputer pied à pied le terrain montueux, boisé, entrecoupé de ravins qui la séparait encore de Witepsk.

On perdait ainsi l'espoir de le devancer, de le surprendre, restait celui de le combattre. Napoléon échelonna sur sa gauche pour les opposer

à Wittgenstein, Oudinot à qui il prescrivit de déboucher de Polotsk et Saint-Cyr qui eut ordre de se tenir en observation à Outshach. Ces deux corps devaient se lier avec Macdonald dont la droite était entrée dans le mouvement général en s'étendant jusqu'à Dunabourg. Ces forces suffisaient pour masquer la route de Pétersbourg. Le surplus de l'armée (130,000) poussa contre Barklay. Murat se mit à la tête de l'avant-garde qui fut presque constamment engagée.

Le premier jour, on s'aborda près d'Ostrowno; les Russes, flanqués par la Dwina et par des bois épais, barraient la route. Aux premiers coups de feu, leurs ailes s'avancèrent, menaçant d'envelopper la tête de colonne française; mais Murat, chargeant des deux côtés de la chaussée, et une division du vice-roi les tournant par leur droite, ils reculèrent en bon ordre après avoir perdu des canons et 11 à 1200 morts ou prisonniers. Le lendemain ils avaient reçu des renforts. Murat se heurta contre 28,000 hommes retranchés derrière un ravin adossé à la forêt. Il fallut plus d'un assaut pour les rompre, et lorsqu'on eut enfin emporté la position, l'empereur donna l'ordre de les poursuivre, de ne point leur laisser prendre haleine et de fouiller à fond ces bois qui dérobaient à ses regards les lignes de Barklay. L'action se prolongea, mais on gagna pied à pied un terrain découvert d'où l'on aperçut, aux dernières lueurs du jour, dans le lointain, les édifices de Witepsk; plus près, derrière la Luressa, le camp des Russes; enfin dans la plaine, au pied des collines dont on venait de s'emparer, une forte arrière-garde couverte par un ravin, flanquée comme les jours précédens, par la Dwina et l'interminable forêt.

Le lendemain, à l'aube, le vice-roi s'ébranla pour renverser les obstacles qui séparaient les deux armées: il chassa les ennemis à coups de canon, rétablit le pont du ravin qu'ils avaient détruit, se forma au-delà du défilé, et débaya toute la rive gauche de la Luressa où l'armée entière se mit en bataille. Il y eut au passage du ravin un de ces faits d'armes qui sont particuliers aux troupes françaises. Deux compagnies de voltigeurs, enfans de Paris, avaient gravi la berge et s'étaient postées à la tête du pont pour en protéger la reconstruction. Les travaux achevés et la cavalerie commençant à déboucher, ils s'avançaient dans la plaine, quand une nuée de cavaliers russes, chargeant la tête de colonne, les entoure et les isole. Un cri s'élève de tous les rangs, on les croit perdus, sabrés, anéantis. Cependant la cavalerie du vice-roi charge à son tour, ramène les Russes, dégage le terrain qu'ils avaient envahi, et l'on voit avec admiration sortir d'un nuage de poussière et de fumée les deux compagnies formées intrépidement en carré, entourées d'un rempart de morts. L'armée battit des mains et l'empereur fit remettre à cha-

cun de ces braves soldats du 9^e léger, la décoration de la Légion-d'honneur.

Ce long combat de trois journées semblait le prélude d'une action décisive : on s'y prépara de part et d'autre. Les Russes couvrirent de retranchemens, de batteries, la rive escarpée de la Luressa et l'empereur disposa ses colonnes d'attaque. Mais, à l'entrée de la nuit, Barklay reçut des dépêches de l'armée du sud qui le déterminèrent à ordonner sur-le-champ la retraite.

Bagration, arrivé sain et sauf à Nesvije, pouvait encore être enveloppé sur la Bérésina ou sur le Dniéper. Mais le brusque départ de Jérôme avait encore retardé les troupes qui l'avaient déjà trop mollement poursuivi ; elles se trouvèrent à son égard hors de compte. Davout lui-même, arrêté à Minsk par la difficulté des lieux, comptant d'ailleurs sur l'armée westphalienne, au lieu de se rabattre au sud, tira vers l'est jusqu'à Mohilew où il prit position avec cinq régimens d'infanterie et six de cavalerie (12,000). Le général russe franchit donc, sans être inquiété, la Bérésina et parvint à Staroi-Bikhow sur le Dniéper. Là, il fit passer à gué les cosaques en leur prescrivant d'occuper Smolensk, il jeta un pont pour mettre en sûreté ses convois et, de peur de perdre à l'attendre des instans précieux, il se dirigea sur Mohilew, à la tête de 40,000 hommes, résolu à pénétrer jusqu'à Witepsk. Mais il se heurta contre Davout et, après avoir consumé une journée entière en efforts inutiles pour lui passer sur le corps, après s'être fait tuer 4000 hommes, il se replia sur Staroi-Bikhow, passa le fleuve, détruisit le pont, gagna au pas de course Smolensk et donna à Barklay avis de son arrivée.

A ces nouvelles le général en chef n'hésita pas à se rapprocher de son lieutenant pour opposer à la grande-armée la masse de leurs forces réunies. Il profita du reste de la nuit pour lever le camp de Luressa et se rendre à Surach, d'où il s'étendit, par Porieczie, jusqu'à Smolensk.

Napoléon ne vit pas, sans un vif regret, l'armée russe lui échapper encore ; il prit possession de Witepsk, puis il lança dans toutes les directions ses coureurs pour reconnaître ses adversaires, qui avaient eu l'art de lui dérober leurs traces. On ne peut nier l'habileté des ennemis à éluder une action générale. Toutefois, en résultat, quelle victoire eût produit plus qu'on avait obtenu ? Cent lieues d'espace, à partir de Kowno ; les forteresses de Dunabourg, de Drissa éludées, d'immenses magasins détruits et ce plateau atteint, où les Russes ne pouvaient refuser la bataille sans abandonner aux Français l'initiative pour le reste de la campagne. Tels furent les avantages remportés dans cette courte mais brillante période de la campagne.

Assuré désormais que Smolensk serait le prix d'un seul combat, Napoléon mit l'armée en quartiers de rafraîchissemens. Elle s'était avancée tout d'une haleine, de la Vistule au Borysthène. Elle avait parcouru, presque sans halte, un trajet de 150 lieues, tourmentée par le climat, les maladies, la disette et le manque de fourrages. Hommes et chevaux étaient épuisés, et c'était encore un succès de pouvoir, sans rien compromettre, accorder quelque relâche à ses colonnes exténuées. L'empereur profita de ce moment de repos pour préparer une nouvelle base d'opérations, établir des ponts, les couvrir par des retranchemens, former des magasins. Minsk devint, comme Wilna, un centre d'immenses dépôts. Pour couvrir ces deux villes, Victor eut ordre d'amener de la Vistule le 9^e corps fort de 30,000 hommes. Warsovie reçut une garnison nombreuse; enfin la division polonaise Dombrowski, noyau des levées lithuaniennes, fut placée sur la Bérésina vers Swislocz et Bobruisk, pour tenir en échec le corps d'observation de Hoertel.

Cependant l'armée occupait les positions suivantes : Napoléon, avec la garde à Witepsk; Eugène, par échelons, la haute Dwina jusqu'à Welij. Ney puis Murat, la route de Smolensk par Lusina, Rudnia et Inkowo. Davout avait remonté le Dniéper jusqu'à Dubrowna, relevé à Orcha par Junot, à Mohilew par Poniatowski.

Barklay et Bagration, concentrés autour de Smolensk, au sommet de l'angle que formaient les deux colonnes françaises, conçurent le dessein hardi de les surprendre et de tomber brusquement au milieu des cantonnemens de Napoléon. Le terrain se prêtait à leurs combinaisons. A la gauche des quartiers de Murat se trouve le lac de Kusplia qui pouvait masquer l'armée entière de Barklay, il l'y conduisit, et de son côté Bagration, après avoir placé à Krasnoi, sur la rive gauche du Dniéper, 9 à 10,000 hommes sous Neverofskoi, pour observer Davout, descendit par l'autre rive jusqu'à Katan, dans le but de tourner la droite de Murat et de percer sur sa ligne de retraite dans le moment où Barklay l'attaquerait en masse par le flanc gauche.

Ces plans étaient bien conçus; toutefois, pour les exécuter, il fallait une promptitude, un aplomb dont l'empereur seul était doué. L'avant-garde de Barklay surprit à Inkowo les postes de Sebastiani, leur enleva du canon, mais elle ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle n'était point soutenue. Au moment décisif le général en chef, hésita. Il crut mieux faire en tournant le lac, en débordant par la pointe septentrionale, puis, se ravisant, il revint sur ses pas. Cependant Bagration parvenu à Nadwa voyant l'avant-garde de son collègue en retraite, rentra dans Smolensk, enfin sur l'avis de la contre-marche du corps de bataille, il s'avança de nouveau jusqu'à Katan.

Pendant que les Russes perdaient leur temps en vaines manœuvres, Napoléon, averti par l'escarmouche d'Inkowo, fit battre le rappel sur toute la ligne. La fermeté, l'à-propos de ses ordres, l'empressement de la troupe à se mettre sous les armes, contrastent singulièrement avec l'irrésolution de l'ennemi. Eugène se place derrière Ney qui, lui-même est derrière Murat; les trois corps se serrent en masse et appuient à droite pour s'aligner sur la route de Janowieczi à Lusina. La garde, le quartier général, l'infanterie du premier corps, se forment sur la chaussée de Witepsk à Babinowiczi. Les deux colonnes s'ébranlent à-la-fois. Masquées par le fort de Babinowitchi elles convergent sur le Dniéper et arrivent en même temps à Rassasna où des ponts sont préparés. Le fleuve est à l'instant franchi. De leur côté Davout et Junot ont gagné Liady. Poniatowski s'est rendu de Mohilew à Romanowa. La grande-armée entière est groupée près de Krasnoi; pendant que Barklay, prenant enfin son parti, se déploie et la cherche encore à la gauche du lac de Kusplia.

On n'avait plus qu'un pas à faire pour saisir Smolensk que l'on espérait surprendre et dont l'occupation immédiate eût coupé Barklay de Moscou et l'eût rejeté sur les routes du nord. Ney ouvrit la marche; son avant-garde trouva Neverofskoi en avant de Krasnoi, elle le refoula, le chassa de la ville et l'empêcha de se remettre en bataille à l'autre issue; de ce côté la route traverse une forêt de bouleaux. Le général russe, entassé dans un long défilé ne pouvait échapper à la plus complète destruction que par une défense désespérée, il s'y résolut bravement. Formant sa troupe en colonne serrée, il se replia lentement en contenant l'infanterie de Ney. Au bruit du combat, Murat accourut impatient de se frayer la route. Mais ses charges impétueuses ne purent rompre les rangs de l'ennemi qui continua à disputer le terrain pied à pied. Neverofskoi soutint glorieusement le choc jusqu'à la nuit; alors il fit halte à moitié chemin de Smolensk et la cavalerie cessa de le poursuivre. Il avait perdu outre son artillerie plus de 2000 hommes; mais pendant une journée entière l'armée française n'avait pas gagné quatre lieues; mais Bagration avait eu le temps de faire volte-face, et d'envoyer à son lieutenant un puissant renfort à l'aide duquel, le lendemain, celui-ci rétrograda en bon ordre jusqu'aux faubourgs de Smolensk où toutes les forces du général étaient déjà rentrées. La ténacité de Neverofskoi, l'activité de Bagration sauvèrent, d'un coup de main, cette grande ville, dernier appui de l'armée russe. Cependant Barklay était en demeure de l'abandonner ou de livrer enfin la bataille tant désirée.

Smolensk est bâti, sur la rive gauche du Dniéper, au sommet et sur

les pentes d'un vaste plateau au travers duquel le fleuve creuse son lit. Des murailles, d'un contour de plus d'une lieue, hautes de 25 pieds, flanquées de 29 grosses tours, un large fossé, quatre faubourgs crénelés, rempli de troupes, couverts par deux ravins; enfin, une citadelle en terre, à l'ouest vers la route de Krasnoi, lui donnaient l'aspect d'une forteresse trop imposante pour que l'on pût l'enlever d'un coup de main. On remarquait d'ailleurs, sur les hauteurs opposées et dans le faubourg de Pétersbourg, qui communique avec la place par un pont sur pilotis, un grand mouvement de l'une à l'autre rive.

Napoléon en conclut que les généraux russes allaient déboucher sur le plateau pour commencer l'attaque. Il laissa en réserve sur la ligne de retraite, Eugène avec les 4^e et 8^e corps, puis il se mit en bataille autour de la ville hors de la portée du canon.

La journée du 16 se passa dans l'attente. Arrivé vers le soir Barclay perdit courage à l'aspect de l'armée française qui présentait un déploiement de 140,000 hommes. Son admirable tenue, la manœuvre habile qu'elle venait d'exécuter avec une rare précision, le souvenir de ses exploits, frappèrent les officiers russes de cette stupeur, présage ordinaire des grands désastres. Ils apercevaient à droite, l'impétueux Murat à la tête de 20,000 cavaliers, dont la masse étincelante semblait suffire à la conquête de l'empire; puis les Polonais animés de toute l'ardeur d'une guerre nationale, au centre, Davout, le plus méthodique des lieutenans de Napoléon, avec ses cinq divisions, restes glorieux de l'ancienne grande-armée, parées encore des trophées d'Auerstædt, d'Eylau, d'Eckmuhl, de Wagram; derrière cette troupe d'élite, la garde et le bivouac de Napoléon; enfin, à gauche, Ney, le brave des braves. Quel général en Europe eût envisagé de sang-froid ces redoutables adversaires, ces hommes de bronze, endurcis par tant de fatigues, par tant de combats, livrés en tant de climats divers! Ils étaient là brillans de gloire et de jeunesse, menaçant d'enchaîner le monde. Hélas! tous marchaient à la mort ou à la captivité.

Barclay, agité de mille craintes, ne put se résoudre à l'attaque. Durant la nuit du 16 au 17, il releva dans Smolensk Bagration et l'envoya sur-le-champ avec 42,000 hommes à Dorogobouje, pour garder la route de Moscou. Puis, avec 80,000 hommes il se mit sur la défensive; deux divisions occupèrent la ville et les faubourgs de la rive gauche; les autres corps s'établirent sur les hauteurs de la rive droite et plusieurs ponts furent jetés.

Le 17 la canonnade tonna du côté de la citadelle qui n'avait été élevée que pour masquer une large brèche. Mais la matinée s'écoula sans mouvemens sérieux, et l'empereur résolut enfin de faire enlever la

ville. Il commença par mettre en batterie, sur sa droite, soixante pièces dont le feu plongeait sur un des ponts construits par l'ennemi. Barclay riposta, non sans avantage; peu-à-peu l'action s'engagea sur tous les points, les faubourgs furent emportés d'élan, on nettoya les abords de l'enceinte, on établit les batteries, on cribla les remparts et l'intérieur de la place d'une grêle de boulets et d'obus. La place ne semblait plus tenable pour ses défenseurs. On refoula les Russes dans le chemin couvert qui était mal flanqué.

Cependant Barclay ne cessait d'y faire passer des troupes fraîches; aux approches de la nuit, il y eut autour des murailles jusqu'à six divisions. Mais alors les Russes avaient déjà 2000 prisonniers et 12,000 hommes hors de combat; mais l'ardeur des assaillans était irrésistible et l'on pouvait prévoir, qu'au point du jour, ils pénétreraient dans Smolensk. Barclay renonça à le défendre; vers minuit il retira ses troupes, fit mettre le feu à tous les quartiers, détruisit les ponts et prit position dans la ville basse et sur les hauteurs du nord.

Bientôt l'incendie dévora Smolensk. Dès l'aube on s'aperçut que les remparts étaient abandonnés, on enfonça les portes et l'on s'empessa de disputer aux flammes cette triste conquête achetée au prix de 6 à 7000 tués ou blessés. On ne put se rendre maître du feu que le jour suivant. Pendant qu'on luttait contre ses ravages, on cherchait d'autre part à rétablir les ponts; on en préparait de nouveaux; on se disposait à déposter l'armée russe. Elle batailla encore jusqu'au soir; mais enfin une division de Davout ayant réussi à se loger sur la rive droite, Barclay incendia les maisons de la ville basse et s'enfonça dans les ravins qui remontent au nord.

On le vit gagner la crête du plateau. Était-ce pour prendre la route de Pétersbourg? Était-ce pour éviter de prêter le flanc aux Français, en suivant celle de Moscou qui, depuis Smolensk jusqu'à Valoutina-Gora, longe le Dniéper? Pour résoudre cette question capitale on se mit en mesure d'éclairer les deux directions. Le 19, au point jour, Ney en première ligne, Davout en seconde ligne, gravirent les hauteurs entre les deux routes soutenus à droite par Murat, à gauche par Grouchy. De plus, Junot qui venait d'entrer en ligne, fut envoyé à Prudiczi pour y jeter un pont et déborder la route de Moscou.

Malheureusement, l'empereur ne prit point la direction de ces mouvemens, qu'on était loin de supposer, de nature à forcer les Russes à recevoir la bataille qu'ils refusaient si obstinément. Son absence les sauva. Ses lieutenans, ignorant eux-mêmes qu'ils tenaient l'armée opposée, opérèrent sans ensemble et refusèrent la faveur la plus signalée de la fortune,

L'avant-garde de Ney se heurta contre l'ennemi à Gorbounowo, village situé à trois lieues au nord-est de Smolensk, à la naissance du ravin de Stragan qui coupe la chaussée de Moscou, un peu au-delà de Valoutina-Gora. Attaquer, enlever le village, ce fut l'affaire d'un moment. Mais à la grande surprise du maréchal, les Russes cherchèrent à le reprendre, il les culbuta; des renforts leur furent envoyés et le combat se prolongea vivement pendant deux heures au bout desquelles, ils s'engagèrent dans le chemin creux qui longe le ravin, paraissant fort empressés de gagner la grande route. Ney crut alors comprendre le but de leur résistance, il crut avoir eu affaire à une extrême arrière-garde qui s'était dévouée pour donner au corps de bataille le temps de sortir de ce long défilé, et il se hâta de côtoyer sa marche par la rive droite de Stragan, dans le dessein de déboucher par Valoutina-Gora, de forcer le passage du ruisseau et de couper par le flanc la colonne russe. Il courut ainsi chercher à deux lieues une chance de succès qu'il tenait à son insu. Ces troupes qu'il venait de replier, formaient la queue du premier corps de Barclay; le second corps, fort de deux divisions, était encore, entre Gorbounowo et la route de Pétersbourg, entassé dans des chemins étroits et difficiles. En restant dans la position qu'il avait vaillamment conquise et conservée, Ney lui faisait déposer les armes.

Mais on n'était pas au dernier des mécomptes qui devaient signaler cette journée. Le maréchal éprouva sur les hauteurs de Valoutina-Gora une opiniâtre résistance, et, lorsqu'il l'eut surmontée, lorsqu'il eut rejeté au-delà du Stragan tout ce qui lui tenait tête, lorsqu'il crut pouvoir se préparer à enlever le défilé, il reconnut sur les collines opposées une armée entière, occupant de bonnes positions hérissées d'artillerie, couvertes par un vallon fangeux, où il lui était difficile de se déployer.

Il avertit aussitôt l'empereur et demanda des renforts. Napoléon ne voyant là qu'une chaude affaire d'arrière-garde, fit avancer l'un à droite, l'autre à gauche, Gudin et Morand du premier corps. Il prescrivit à Murat de charger et à Junot de tourner l'ennemi. Gudin seul remplit sa mission. Morand fut arrêté par un contre-ordre qui n'est point expliqué. Les marais paralysèrent la cavalerie de réserve, et Junot, qui depuis le matin se laissait imposer par un rideau de cosaques, Junot, qui n'avait que deux lieues à faire pour se porter en obliquant à droite, en se masquant d'un bois épais sur les derrières de l'ennemi et le forcer à se rendre, Junot refusa de marcher.

Cependant, Gudin, soutenu par le feu de toute la ligne, forma sa division en colonne et se lança sur les escarpemens au-delà du pont. Une grêle de boulets et de mitraille accueillit cette troupe si éprouvée qui, sans être émue, continua à s'avancer l'arme au bras. Son brave général

fut mortellement atteint, mais Gérard prit aussitôt le commandement et après quelques alternatives il couronna victorieusement les hauteurs que les Russes commencèrent à évacuer.

L'ennemi laissa sur le champ de bataille 8000 morts ou blessés et 8000 prisonniers; mais les Français éprouvèrent aussi d'énormes pertes (6 à 7000) d'autant plus déplorables qu'elles furent inutiles et que leurs adversaires échappèrent à une destruction complète.

On sut alors que Barclay avait disposé les troupes qui avaient combattu à Smolensk en deux autres colonnes, fortes de chacune deux corps d'armée ou d'environ 40,000 hommes; que l'une, escortant le grand parc et les embarras, s'était dirigée, dès 7 heures du soir, le 18, au nord-est pour obliquer à droite, gagner Bredikino et rallier Bagration; que la seconde, sous le général en chef en personne, avait d'abord suivi la route de Pétersbourg; que masquée par les cosaques de Platof, dont la marche se prolongeait au nord, elle l'avait quittée à Bredikino, pour se rabattre d'abord à travers pays jusqu'à Gorbounowo, puis en longeant la rive gauche du Stragan jusqu'aux collines où il avait failli être prévenu et anéanti.

Étrange fatalité! Le corps westphalien, commandé tour-à-tour par le frère, par le plus ancien ami de Napoléon, eut deux fois entre les mains le sort de la Russie, et deux fois son inaction laissa la querelle indécise.

Les généraux ennemis prirent position autour du Dorogobouje. Avant de s'y porter, l'empereur fit une nouvelle halte pour jeter un regard sur la situation de ses deux ailes.

 II.

OPÉRATIONS SUR LA DWINA.

Occupation de Dunabourg (1^{er} août).—Combats de Jacobowo (31 juillet 1-2 août).—Bataille de Polotsk (18 août).

La gauche et le centre de Macdonald bloquaient Riga : sa droite, se portant sur Dunabourg, pour en faire le siège, trouva la place évacuée et en prit possession sans coup-férir. Oudinot, après avoir rasé le camp de Drissa et passé la Dwina à Polotsk, s'avança sur la route de Pétersbourg. A Jacobowo, deux de ses divisions rencontrèrent l'ennemi : c'était Wittgenstein que Barclay avait d'abord envoyé à Osweja pour couvrir les avenues du nord, et qui, s'étant renforcé de la garnison de Dunabourg, prenait résolûment l'attaque. A son approche, on se mit sous les armes, on lui tint bravement tête. Cependant il fallut céder au nombre et reculer jusqu'à la Drissa, où était le maréchal avec sa troisième division. Le lendemain, Wittgenstein, voulant suivre son succès, passa la rivière, mais il reconnut bientôt la présence des renforts, et, après avoir fait écharper son arrière-garde, il se replia sur Kniastitzi. Le jour suivant, Oudinot, à son tour, l'eût poursuivi à fond si, dès le début, la première division engagée ne se fût point fait trop maltraiter pour que l'on pût songer à livrer bataille.

Les pertes de ces trois journées réduisirent les deux adversaires à l'inaction. Les Russes retournèrent à Osweja, le 2^e corps revint à la rive gauche de la Dwina, rallia Saint-Cyr qui eut ordre de le rejoindre

et déboucha encore de Polotsk pour asseoir son camp en avant de la ville.

Les deux corps réunis ne restèrent pas long-temps supérieurs en nombre. Wittgenstein reçut dans ses rangs les corps de Finlande et les volontaires de Pétersbourg; après quoi, il revint à la charge. Les cinq divisions franco-bavaroises reçurent autour de Polotsk le choc qui fut sanglant, et à la fin de la journée, la fortune semblait se déclarer pour eux, lorsque Oudinot tomba grièvement blessé. On l'enleva du champ de bataille et l'action fut suspendue. Le lendemain, Saint-Cyr, investi du commandement, feignit de battre en retraite. Ses convois défilèrent sur la rive gauche de la Dwina et Wittgenstein, encore ému des rudes atteintes qu'il avait reçu la veille, saisit avec joie l'espoir d'entrer dans Polotsk sans en venir aux mains. Comme il attendait, l'arme au bras, le moment d'y pénétrer en sécurité, Saint-Cyr déboucha sur tous les points, l'aborda inopinément, le mit en déroute, lui fit essuyer d'énormes pertes et le refoula au-delà de la Drissa. Cette victoire lui valut le bâton de maréchal.

III.

OPÉRATIONS SUR LE BUG.

Combat de Kobrin (26 juillet).—Bataille de Gorodezna (12 août).

Tormasof fut en mesure plus promptement qu'on ne l'avait conjecturé. Il démasqua sa marche offensive, en débordant entre le Bug et les marais de Pinsk. Des masses arrivèrent sur le Pripet et la Muchawess, au

moment où l'on opérait un mouvement toujours dangereux en présence de l'ennemi. Les Autrichiens cédaient leurs postes à l'armée saxonne, dont les avant-gardes seules étaient en ligne. Tormasof établit sans peine sa droite et sa gauche à Pinsk et Brzesc-Litowski. Son centre trouva dans Kobrin une brigade saxonne qui résista glorieusement, mais qui fut enfin enlevée. Reynier était alors à Chomsk; il accourut, mais, parvenu à Antopol, il apprit qu'il était trop tard, et il battit en retraite jusqu'à Slonim où il rejoignit Schwarzenberg.

Napoléon réunit les deux corps d'armée sous le commandement du prince autrichien à qui il prescrivit de tomber sur le général russe et de le poursuivre sans relâche jusqu'au Dniéper.

Schwarzenberg répondit d'abord à son attente. Il conduisit les Autrichiens à Chomsk, tandis que Reynier, à la tête des Saxons, tournaient les sources de la Jasolda. L'effet de ce mouvement fut de replier Tormasof sur la ligne de la Muchawess. Pour l'en déposter, l'armée entière se concentra dans Prushani, à l'effet de pénétrer en masse à Kobrin. L'ennemi, forcé d'accepter la bataille, choisit sa position, il s'établit à Gorodezna sur des hauteurs boisées qui ne laissaient point de développement à l'attaque. Les Autrichiens commencèrent le feu que les Russes soutinrent avec vigueur. Reynier tourna leur camp par la gauche, mais ils le continrent et le combat dura jusqu'à la nuit. Enfin Tormasof, voyant les Saxons menacer sa ligne de retraite, vida le terrain, le désordre se mit dans ses rangs, on l'atteignit à Kobrin de manière à ne point lui laisser le temps de rompre le pont, et il s'enfuit tout d'une traite jusqu'au Styr, sans pouvoir se reformer.

IV.

MARCHE SUR MOSCOU.

Départ de Smolensk (11 août).—Arrivée à Gjat (16 août).—Bataille de la Moskowa (7 septembre).
—Occupation (14).—Incendie de Moscou (16).

Les deux ailes étaient victorieuses. On ne pouvait guère douter que Schwarzenberg ne poussât Tormasof jusqu'à Kiew, et si Wittgenstein recevait des renforts, Saint-Cyr pouvait être secondé par Victor, par les garnisons de Wilna, par les levées polonaises. Napoléon donna l'ordre de marcher sur Moscou. Il mit à l'avant-garde Murat et Davout, depuis long-temps rivaux de talens et de caractères opposés; il modérait ainsi l'ardeur chevaleresque du premier par la prudente valeur du second. Il mit à droite Poniatowski, à gauche Eugène, et il forma le centre de Ney, Junot et la garde.

Pendant son séjour à Smolensk, cette ville avait reçu de riches magasins; on l'avait réparée et mise en état respectable de défense. On y laissa une forte garnison et 160,000 combattans en sortirent impatients d'atteindre les généraux ennemis.

Platof était à Dukhowszina, Barclay et Bagration occupaient en avant de Dorogobouje un camp couvert par un petit affluent du Borysthène. A l'approche d'Eugène, Platof se retira sur Bieloi. Cependant l'armée principale resta d'abord immobile. Murat voulut brusquer l'attaque et tourner le camp avec sa cavalerie, mais Davout refusa d'engager son infanterie avant l'arrivée de l'empereur. Pendant qu'il accourait, Barclay, malgré Bagration et les officiers russes, ordonna la retraite.

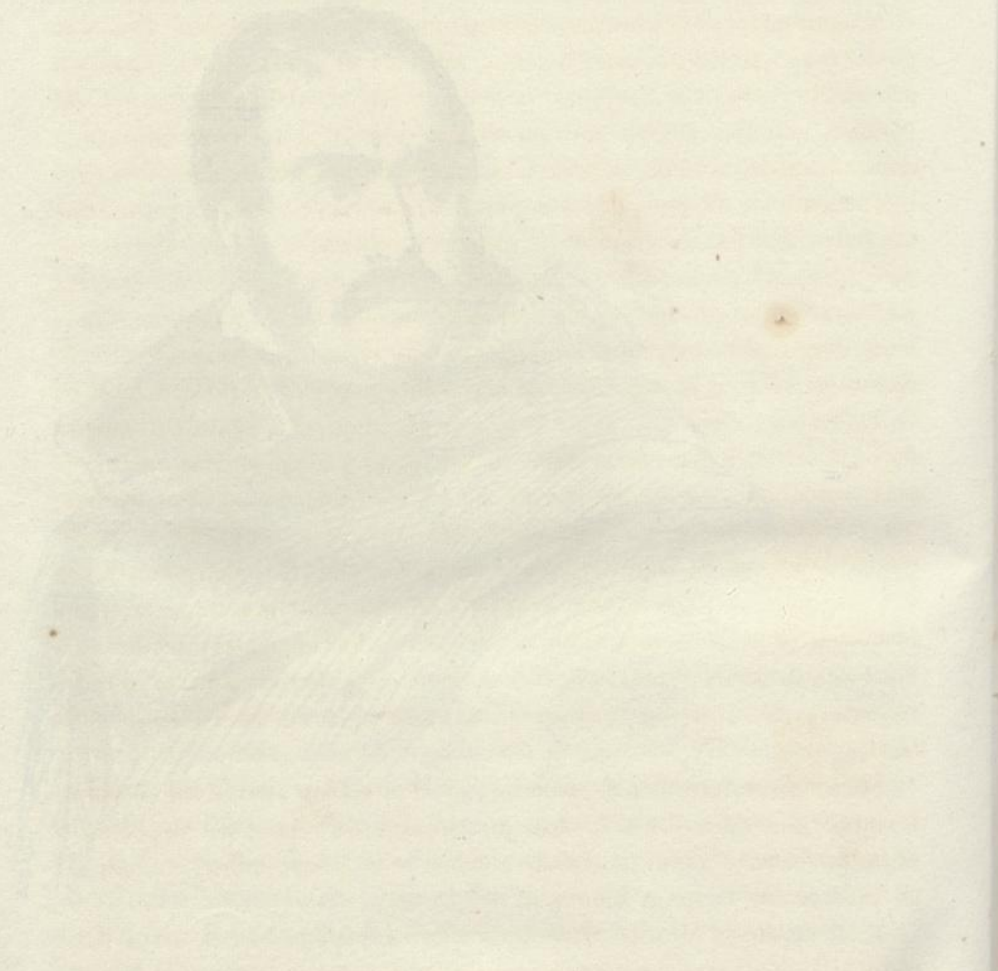
Pendant cinq jours, l'armée ennemie rétrograda : brûlant les habita-



EUGENE (BEAUHARNAIS)

Né à Paris, le 3 décembre 1781, duc de Leuchtenberg, vice-roi d'Italie, mort le 21 février 1824.

Bataille de la Moskowa.



Faint, illegible text, possibly a name or title, centered below the portrait.

Faint, illegible text, possibly a date or location, centered below the name.

Faint, illegible text, possibly a signature or name, centered below the date/location.

tions, poussant devant elle, comme un troupeau, la population entière. Enfin elle fit de nouveau volte-face à trois lieues en avant de Gjat.

Militairement, l'expédition était maintenant bien simplifiée. Il ne s'agissait plus que de pousser en avant. Mais les difficultés des services administratifs allèrent toujours croissant. Déjà, depuis le passage du Niémen, sur des routes non encore parcourues, il avait été impossible d'organiser des convois réguliers. A partir de Smolensk, dans une contrée incendiée, déserte, dévastée, les distributions cessèrent presque entièrement. On fut obligé, pour se procurer des vivres, de faire de grands détachemens à droite et à gauche de cette lande que l'ennemi créait, avec une incroyable sauvagerie, sur les pas de l'armée. Ce fut alors que Napoléon desira plus ardemment que jamais la rencontre décisive qui tant de fois lui avait échappé. Avec quelle joie n'apprit-il point que près de Gjat l'ennemi avait fait halte. Il y courut, mais son espoir fut encore déçu, il vit les Russes en retraite et Gjat incendié. Cependant, un Français, établi dans cette ville, sortit de ses ruines et donna des nouvelles qui calmèrent toutes les inquiétudes. On sut que le cri public avait demandé le rappel de Barclay; que le vieux Kutusof, populaire à cause de son origine et de sa dévotion, avait été désigné pour le remplacer, pour préserver Moscou la *ville sainte*; que des renforts portaient ses forces à 100,000 hommes, qu'il avait 600 bouches à feu et construisait des redoutes, des batteries, autour de Borodino, à 10 lieues au-delà de Gjat.

Encore deux journées de marche, et la question allait enfin se vider. L'empereur fit prendre à l'armée un moment de repos; il l'inspecta, il ordonna les apprêts de la grande bataille et le 4 septembre, au jour, il porta en avant 100,000 hommes.

A 27 lieues de Moscou, la grande route rencontre, au-dessus de Borodino, la Kolocza, petite rivière aux bords escarpés qui, après l'avoir côtoyée à droite, la coupe obliquement, parcourt encore mille toises et se jette dans la Moskowa. Au-delà du ruisseau, le terrain s'élève en amphithéâtre; il est sillonné de ravins, couvert de bois qui lui donnent un aspect sauvage et en rendent l'abord difficile. C'est là que les Russes se retranchaient.

Dès le 4 au soir, Murat se heurta contre leur arrière-garde qu'il replia sans peine. Mais le lendemain, vers le milieu du jour, comme elle disparaissait du côté de Borodino, il reconnut l'ennemi sous les armes à 12 ou 1500 toises à droite, entre la Kolocza et des bois que traverse l'ancienne route de Smolensk. Au-delà de cette ligne de baïonnettes, à peu de distance du village de Schwardino, il aperçut une grande redoute élevée sur un mamelon d'où descend un ravin. Il passa sur-le-champ la Kolocza

pour se mettre en bataille devant l'ennemi avec sa cavalerie et une division du premier corps. Bientôt le vice-roi le releva sur la grande route; Poniatowski s'avança par le vieux chemin de Smolensk, et l'empereur survint empressé d'embrasser de son œil d'aigle le champ de bataille que son adversaire avait choisi.

Napoléon ne fut pas long-temps à concevoir l'ensemble du plan de Kutusof. Aunombre des troupes groupées autour de la redoute, dont les assaillans menaçaient sa ligne de marche, aux mouvemens qu'on apercevait dans le lointain, il comprit que Murat était en présence de l'extrême gauche des Russes, que leur droite devait s'étendre jusqu'à la Moskowa, que le centre s'appuyait aux collines qui commandent Borodino et que Kutusof avait dessein de manœuvrer de manière à contraindre l'armée française à défiler devant un front hérissé de batteries.

Il ordonna à l'avant-garde de foncer sur la redoute de Schwardino et de l'enlever. Le combat s'engagea avec une rare ardeur. On parvint promptement au pied du mamelon. Là, les cavaliers russes continrent d'abord le roi de Naples, mais ils n'eurent point de prise contre l'infanterie, qui, après de sanglans efforts, entra dans les retranchemens, s'abrita, anéantit tout ce qui s'y était renfermé, prit les canons dont ils étaient armés et les tourna du côté opposé. Des renforts arrivèrent de part et d'autre, et le feu se prolongea jusqu'à 10 heures du soir, sans que les Russes pussent rien regagner du terrain perdu.

C'était un succès important : l'empereur pouvait pénétrer à fond dans le détail des dispositions dont il avait entrevu l'idée générale. Il pouvait baser à coup sûr les combinaisons de l'attaque. Le jour suivant, dès l'aube, il reconnut le cours de la Kolocza et les hauteurs où s'étaient repliées les troupes battues la veille.

Placé sur les parapets de la redoute conquise, on voyait à droite, jusqu'à l'horizon, la forêt de Schwardino, percée par une clairière où passe le vieux chemin de Smolensk; devant soi, à une distance de 5 à 600 toises, deux redans surmontés d'une flèche, élevés derrière le ravin de l'Agnitza, pour lier les bois aux bords escarpés de la Semenowskoa; sur la rive droite de ce dernier cours d'eau, d'abord dans l'alignement des redans, et 4 à 500 toises plus loin au-dessous, des ruines fumantes du village de Semenowskoi qu'on avait rasé et brûlé pour démasquer les pièces, une batterie découverte; puis, à gauche, au sommet d'un mamelon qui marque le confluent de la Semenowskoa et de la Kolocza, une grande batterie bastionnée. En se transportant sur la Voina, près de Borodino, on distinguait sur la chaussée en avant du hameau de Gorka, deux coupures armées de canons, et enfin, entre la route et la Moskowa, quelques redoutes informes.

Bagration était déployé de Semenowskoi à Ustiza (gauche). Barclay avait groupé le centre, de la grande redoute aux retranchemens de Gorka et étendu la droite jusqu'à la Moskowa. Les réserves étaient échelonnées à 1000 toises en arrière de la Semenowskoa. Les avant-postes étaient répandus dans les bois et sur les ravins de l'Agnitza, de la Semenowskoa, de la Voina.

Napoléon trouva les positions de l'ennemi très belles, occupées avec intelligence, mais il en saisit aussitôt le côté vulnérable. La gauche et le centre étaient compris entre les deux routes de Smolensk qui se croisent à deux lieues au-delà de Borodino. Si la grande-armée perçait tout entière dans cet intervalle, en pivotant sur l'aile gauche; si elle culbutait d'emblée Bagration, on pouvait espérer de prévenir Barclay au point de jonction des deux routes, de l'acculer en désordre à la Moskowa et de terminer enfin la campagne. Tel fut le plan de Napoléon dont il remit l'exécution au lendemain.

Le reste de la journée fut employé à jeter des ponts sur la Kolocza, à tracer des contre-batteries, à retrancher l'extrême gauche. Mais on attendit l'obscurité pour prendre l'ordre de bataille que l'on voulait dérober à Kutusof. Celui-ci cependant faisait passer dans ses rangs une procession solennelle terminée par une statuette de la Vierge, sorte de relique miraculeusement sauvée, disait-on, du désastre de Smolensk. Puis adressait à chaque corps des paroles mystiques où il invoquait la vengeance du ciel et des hommes contre Napoléon, archi-rebelle, profanateur du sanctuaire et des autels.

A la nuit les lignes se formèrent; aux deux ailes : Poniatowski près du vieux chemin de Smolensk; Eugène, renforcé par deux divisions du premier corps et la cavalerie de Grouchy, à cheval sur la Kolocza derrière la Voina, à 600 toises de Borodino. Au centre : en première ligne Davout (2 divisions) et Ney couverts chacun par une contre-batterie de 24 pièces opposée aux redans; en seconde ligne, Murat et Junot; en troisième ligne à gauche de la redoute, la jeune garde et la division Friant du 1^{er} corps; enfin, en réserve, derrière la redoute, la vieille garde. Malgré la brume qui rendait l'obscurité profonde, les mouvemens s'exécutèrent avec la précision habituelle et l'empereur vit avec joie, aux feux de l'ennemi, que Kutusof ne changeait rien à ses dispositions.

Les premières lueurs du jour dissipèrent le brouillard, le soleil se leva resplendissant et Napoléon s'écria : Voilà le soleil d'Austerlitz! A ce moment les troupes ayant pris les armes on lut la proclamation suivante, noble pendant des homélies de Kutusof.

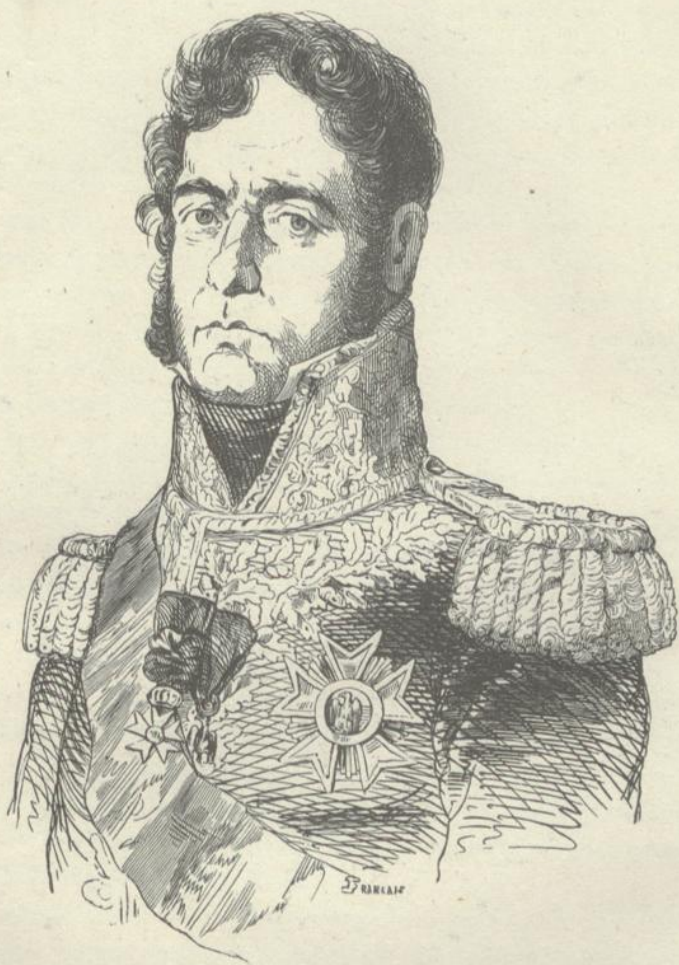
« Soldats, voilà la bataille que vous ayez tant désirée! désormais la

victoire dépend de vous; elle nous est nécessaire, elle nous donnera l'abondance, de bons quartiers d'hiver et un prompt retour dans la patrie. Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Witepsk, à Smolensk, et que la postérité la plus reculée cite avec orgueil votre conduite dans cette journée; que l'on dise de vous: « Il était à cette « grande bataille sous les murs de Moscou. »

Ausitôt le canon de la batterie de droite donna le signal et la première ligne s'ébranla aux cris mille fois répétés de vive l'empereur! Poniatowski était chargé d'ouvrir le défilé de la forêt; le centre, de débayer d'abord l'intervalle entre les bois et Semenowskoi en emportant les deux redans et la flèche; la gauche, de se porter dans Borodino, puis de passer la Kolocza assez vivement pour donner le change à Kutusof, pour lui faire croire que l'armée portait son effort sur la grande route de Moscou.

On conçoit avec quel désavantage les Français engageaient l'action, exposés, sur un terrain entrecoupé, au feu de batteries bien épaulées. Davout fut le premier aux prises et, dès l'abord, la vivacité des coups fit pressentir une lutte cruelle. Ses colonnes longeaient la lisière des bois, précédés de 30 bouches à feu destinées à écraser le flanc du premier redan. Elles marchèrent lentement retardées par la difficulté de transporter l'artillerie, cependant elles débordèrent la tête de la position ennemie. Compans franchit vivement l'espace entre le bois et le retranchement dont il se rendit maître; mais il tomba grièvement blessé et ses troupes furent ramenées. Duplain, Dessaix, Rapp qui prirent tour-à-tour ce commandement périlleux eurent le même sort. Le maréchal lui-même venait d'être renversé de cheval, lorsque les progrès de Ney changèrent la face de ce combat acharné. Soutenu par toute la seconde ligne, il força le passage de l'Agnitza, couronna les hauteurs, fit bravement reculer Bagration et isola la batterie qui vomissait un feu si meurtrier. Les troupes du premier et troisième corps y pénétrèrent en même temps des deux côtés. Les Russes prétendirent la reprendre; on les culbuta et l'on enleva le second redan. Ils s'avancèrent de nouveau pour disputer cette double conquête; mais Murat, débouchant entre les redoutes dont le feu le secondait, fournit de brillantes charges et débaya leurs flancs jusqu'à la Semenowskoa. L'élan était donné, la cavalerie de Latour-Maubourg, franchit le ravin, sabra les canonniers de la batterie de Semenowskoa et resta maîtresse de la position.

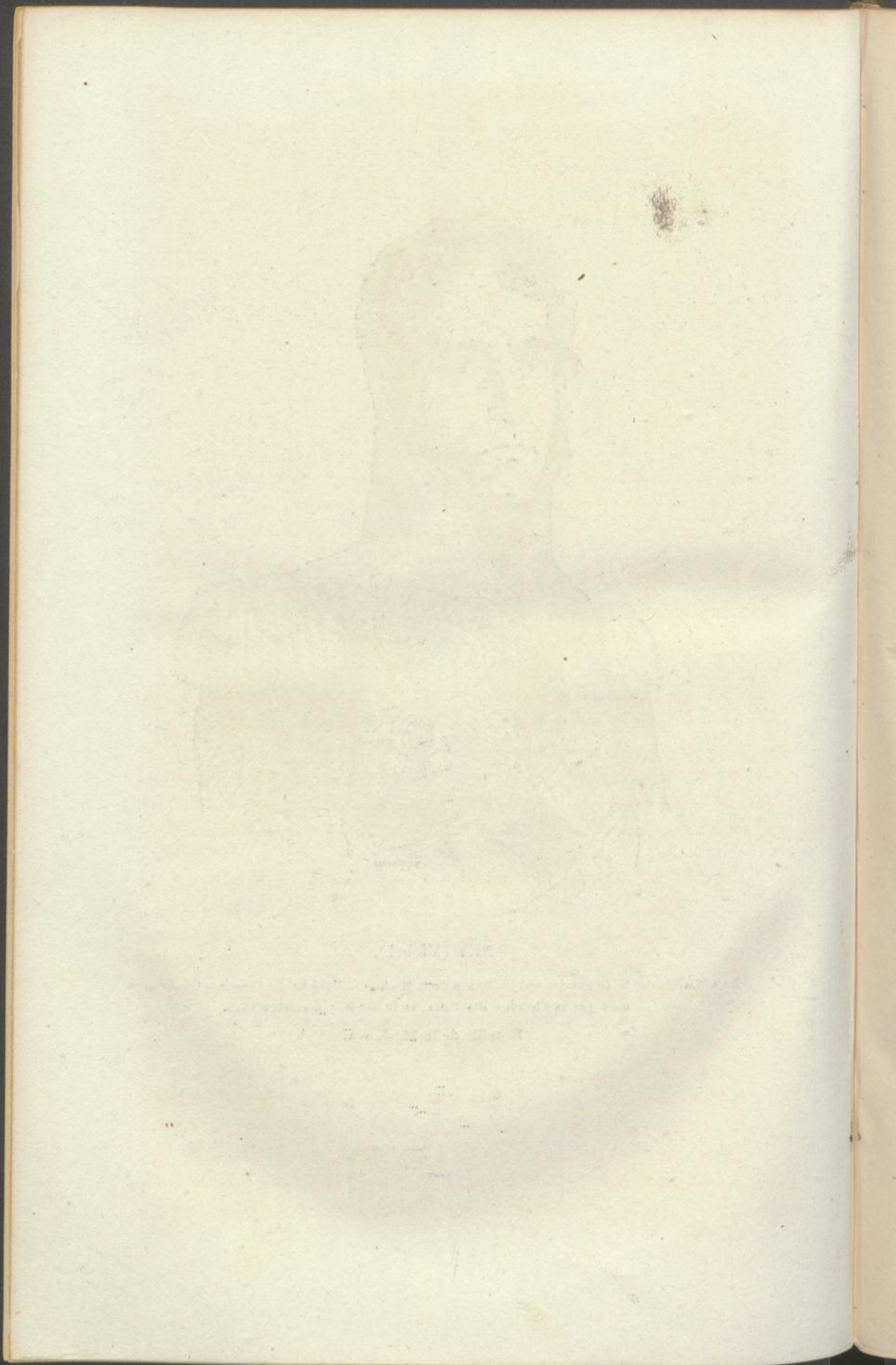
Cependant quatre heures s'étaient écoulées et le champ de bataille n'était pas encore ouvert. L'ennemi cédait le terrain, mais sans désordre et l'on voyait son centre, ses réserves, se porter sur sa gauche relevés, dans leurs postes primitifs, par sa droite. Le plan de l'empereur était



NEY (Michel),

Né à Sarrelouis, le 10 janvier 1769.—Prince de la Moskowa, Maréchal de France.—Condamné à mort par la Chambre des Pairs, et fusillé le 7 décembre 1815.

Bataille de la Moskowa.



démasqué, les deux armées allaient se faire face et la chance des grandes manœuvres étant perdue, la victoire appartenait aux plus intrépides. A l'aile droite Poniatowski avait pris et s'était laissé reprendre le mamelon d'Ustiza. A gauche le vice-roi, après avoir enlevé Borodino, que les Russes incendièrent en l'évacuant; après avoir passé la Kolocza où il n'avait pu d'abord se maintenir, était entré, à la suite d'un rude assaut, dans la grande redoute. Mais l'effort désespéré de deux divisions adverses l'en avait repoussé. Ainsi, sur toute la ligne, le succès était incertain et Kutusof se disposait à ressaisir partout l'attaque.

Son but était de rentrer dans les retranchemens et positions enlevés par Ney, Murat et Davout; il s'appuyait à gauche sur Ustiza, sur la flèche qui dominait les deux redans, sur les ruines de Semenowskoi, au centre sur la grande redoute, sur les batteries de Gorka. Le but de l'empereur était de forcer ces derniers retranchemens et de brusquer l'assaut avant l'entier déploiement de la droite ennemie.

Junot eut ordre de renforcer Poniatowski, Davout et Ney de se glisser entre la flèche et les bois pour déborder la gauche de Bagration, Friant d'emporter la flèche, Murat de lier Ney et Friant au moyen du corps de Nansouty et de faire passer à la gauche de Latour-Maubourg, Montbrun pour escalader la grande batterie que le vice-roi devait aborder de front.

Le pas de charge retentit depuis Ustiza jusqu'à Borodino. L'aile droite prit l'ascendant; Davout, Ney, Nansouty, firent plier Bagration, Friant enleva bravement la flèche, puis, sans s'arrêter, il passa le ravin et se rendit maître de Semenowskoi. Mais on échoua encore devant la fatale batterie du centre. Comme Montbrun s'élançait au galop un boulet l'atteignit mortellement, sa troupe s'arrêta et le vice-roi se borna à soutenir contre les Russes un feu violent.

Dans cet instant critique, Napoléon songeait à faire avancer la garde lorsqu'on apprit qu'une nombreuse cavalerie débouchait de la Kolocza sur le flanc gauche de l'armée d'Italie, les premiers rangs pliaient devant elle, et toute l'aile gauche était en alarme. A cette nouvelle Napoléon suspendit le mouvement général et fit passer au vice-roi une division de renfort. Mais on comprit bientôt que ce n'était qu'une alerte dont Kutusof avait profité pour mettre en première ligne des troupes fraîches et préparer un dernier effort.

On le prévint en se portant contre la grande redoute. Les cuirassiers de Montbrun, commandés par Caulaincourt, s'y précipitent; soutenus par le feu d'une batterie de 80 pièces, qui les lient avec Friant, ils percent les lignes du centre, renversent tout sous leurs pas, entrent dans les retranchemens par la gorge, sabrent les canonnières et s'emparent des

pièces. Les batteries de Gorki se tournent contre eux, ils sont criblés de boulets, leur général succombe, ils vont abandonner leur fatale conquête, lorsque Eugène, après s'être établi sur le mamelon, escalade les parapets du côté opposé et pénètre enfin dans la redoute pour ne plus en sortir.

Il était temps, les masses ennemies se ruaient sur Semenowskoi. Friand forme un de ses régimens en carré, les autres restent en réserve parmi les débris du village, la batterie de 80 pièces commence un feu roulant. Latour-Maubourg est derrière elle. Nausouty à droite, la division Roguet de la jeune garde en arrière, s'avancent pour le soutenir au besoin. Le choc est effroyable, on se mêle, l'infanterie russe reçoit la mitraille à bout portant, la cavalerie fond sur le carré de Friand qui reste inébranlable. Cependant les colonnes de Davout et Ney continuent leurs progrès sous le feu redoublé des canons de Bagration. Depuis le bois jusqu'à la grande redoute on croise la baïonnette et sept cents pièces ouvrent, dans ces rangs confondus, d'horribles sillons. Enfin les Français triomphent. Ney qui doit être salué du titre de prince de la Moscowa, Ney frappe au cœur la gauche, y fait une large trouée et les Russes sanglans, mutilés s'éloignent pour se reformer derrière le ravin qui se jette près de Gorki dans la Stronizza.

L'empereur fut alors vivement sollicité de faire donner la garde qui, jusque-là, n'avait pas brûlé une amorce. Il s'y refusa, ne sachant si le lendemain il ne faudrait pas livrer une seconde bataille. Il renonça, non sans regret, à attaquer Gorki, et satisfait d'avoir condamné les ennemis à s'entasser, sous le feu de son artillerie, dans une position où il leur était impossible de se déployer, il borna là sa victoire et il les fit canonner jusqu'à la nuit.

Ce fut alors que Kutusof; informé de l'énormité de ses pertes, fit battre la retraite. Il avait 50,000 hommes hors de combat, les Français 20,000.

Les vaincus abattus, consternés, ne purent se raffermir en avant de Moscou. On les suivait de près. Junot était resté à la garde des blessés. Le vice-roi en longeant la rive gauche de la Moskowa, Poniatowski par Vercia et la route du sud, les autres corps par celle de Smolensk arrivèrent sous les murs de l'ancienne capitale de la Moscovie, sans autre engagement qu'une courte affaire d'avant-garde à Mojaïsk.

Kutusof ne l'avait pas entièrement évacuée lorsque Murat et Eugène se présentèrent aux portes de l'ouest et du nord. Pour éviter de grands désastres, ils suspendirent un moment les hostilités: puis, lorsque les dernières colonnes ennemies eurent disparu à l'est, dans la direction de Kolomna, ils prirent possession de cette immense ville. A la vue de ses

tours, de ses palais, de ses dômes dorés, privations, fatigues, combats, tout fut oublié. On se livra à la joie du triomphe, à l'espoir d'une prompte et glorieuse paix, et l'on défila en chantant la Marseillaise, inspirée, il y avait vingt ans, par les dangers de la frontière.

Pendant deux jours on fut maître de toutes les richesses que renfermait Moscou. Peu d'habitans en étaient sortis. Dans les palais de la noblesse on trouvait des lettres de recommandation pour les officiers qui les occuperaient. Les nombreux domestiques, le mobilier n'avaient point été évacués. Mais ces apparences pacifiques cachaient les apprêts d'un de ces sacrifices énergiques qu'on ne peut trop admirer lorsqu'ils sont volontaires de la part de ceux qui en souffrent, mais que le succès même ne justifie pas, lorsqu'ils puisent leur source dans le mépris d'un pouvoir impitoyable, pour la fortune ou la vie des masses.

Dès le lendemain de l'entrée des Français le feu éclata dans plusieurs quartiers; on crut à quelques accidens suite du désordre de la conquête. Le jour suivant l'incendie devint général; animé par une tempête il s'étendit rapidement dans une ville construite en bois, renfermant une quantité de matières combustibles. On courut aux pompes, elles étaient enlevées. Les habitans au désespoir s'enfuirent dans les bois, plus de 100,000 âmes, ne trouvant point d'asile, périrent de misère. Il ne resta que la dernière populace pour se livrer au pillage. Pendant cinq jours Moscou ne fut qu'un océan de feu, qu'un séjour de désolation et de crimes. Enfin une pluie abondante ralentit les flammes dont, six jours après on se rendit tout-à-fait maître.

A la faveur du trouble que cette catastrophe avait jeté parmi l'armée française, Kutusof exécuta une habile manœuvre. Il tourna autour de la ville embrasée, et se porta de Bronnitszi à Taroutino où il établit son camp à cheval sur la route du sud, menaçant celle de l'ouest.

Ainsi Moscou cessa tout à-la-fois d'être une position militaire et politique. Cependant les églises, le Kremlin et le dixième environ des maisons étaient intacts. On avait sauvé d'immenses ressources. L'armée si long-temps privée de vivres et d'abris avait besoin de repos. Il fallait faire halte. Un simulacre de négociations cacha les vrais motifs de son inaction; et au lieu de marcher à Kutusof elle se mit sur la défensive autour des ruines de Moscou. Eugène observa les routes du nord où se montrait un nouveau corps commandé par Winzingerode. Ney prit position sur la route de l'est, Murat sur celle du sud en présence du camp de Taroutino.

V.

OPÉRATIONS SUR LE BUG.

L'armée de Moldavie entre en ligne (22 septembre).—Occupe Bulkow (octobre).—Combat de Biala (19).

On restait maître du cours de la Dwina, mais au sud les évènements prirent un aspect sinistre. Loin de pousser jusqu'au Borysthène, Schwarzenberg, après la bataille de Gorodeczna, ne poursuivit point Formasof au-delà du Styr. Il apprit à Lutsk que l'armée de Moldavie était en mouvement et aussitôt il ordonna la retraite. Jetant à gauche sur le Pripet à l'entrée des marais, la division Siegenthal, il s'échelonna de Lutsk à Wladimir.

L'armée de Moldavie entra en effet en ligne, en se déployant sur le haut Styr. L'amiral Tchitchagof avait remplacé Kutusof dans son commandement, il avait rallié les débris de Tormasof et il s'avancait à la tête de 60,000 hommes. Il prit l'attaque en débouchant de Lutsk. Les dispositions des Austro-Saxons, comme corps défensif, étaient vicieuses. Leur mission, à défaut des succès qu'on pouvait attendre d'eux était au moins de flanquer la droite de la grande-armée et de couvrir Minsk. Du moment où Schwarzenberg avait cessé d'opérer contre Tormasof il devait se disposer à défendre les lignes de la Muchawess et de la Pina; au contraire ses forces tendaient à se concentrer sur le Bug à Wladimir. Siegenthal seul détaché, à gauche en arrière, à trois journées de marche, occupait les postes qu'il eût dû se réserver. L'amiral profita de l'ouverture pour pénétrer en masse entre le Bug et le Pripet de manière à déborder

les deux corps opposés. Pour éviter d'être coupé du général en chef, Siegenthal remonta, au nord, de poste en poste jusqu'à Proujani, dans le même temps que Schwarzenberg descendit le Bug, par la rive gauche et s'établit à Brzesc-Litowski. Toutefois ils se laissèrent prévenir. L'ennemi, après avoir côtoyé la marche du corps principal, appuyant brusquement à droite, enleva Bulkowa, se mit à cheval sur le Muchawess et continua à pousser Siegenthal qu'il ne laissa respirer qu'à Bialistock.

Arrivé à Brzesc, le prince autrichien pouvait encore réparer sa première faute en se portant tout entier sur sa gauche; mais il parut plus préoccupé des dangers de Varsovie que de ceux de Minsk, et, s'alignant sur son lieutenant, il se forma de Wengrow à Bialistock. Cet inconcevable mouvement, dont le secret est sans doute enseveli dans les archives du cabinet aulique, défendait imparfaitement le grand-duché et découvrait les routes du Borysthène. L'amiral, en attendant les évènements cantonna son armée de Brzesc à Proujani. Il se borna à tâter la ligne Austro-Saxonne, mais ses partis ayant reçu à Biala un rude échec il se tint dans l'inaction.

VI.

RETRAITE DE MOSCOU.

Départ de Moscou (19 octobre).—Bataille de Malo-Jaroslawetz (24).—Combat de Viazma (3 novembre).—Arrivée à Dorogobouje (6).—A Smolensk (9).—Bataille de Krasnoi (16, 17, 18, 19).

Cependant l'empereur préparait l'armée à de nouvelles épreuves. On avait fait le relevé de la température des vingt dernières années; on sa-

vait que, terme moyen, les grands froids n'arrivent pas avant la fin de décembre. Rien ne semblait donc imposer la nécessité de rentrer en opérations avant d'avoir pourvu au salut des blessés, des malades, avant d'avoir vigoureusement réorganisé les combattans.

Enfin, un mois et cinq jours après l'occupation de Moscou, commença la mémorable retraite dont les désastres ont amené la coalition dans Paris.

La première difficulté à vaincre était de déborder Kutusof qui tournait le dos au Niémen et de placer le front des deux armées en sens inverse. Elles étaient à-peu-près égales en nombre (80 à 100,000). Mais la grande-armée, d'ordinaire si mobile, avait été obligée d'appesantir sa marche pour escorter une innombrable file de voitures transportant des vivres, des munitions, des blessés, des malades et les familles françaises qu'on avait trouvées à Moscou. La cavalerie avait souffert et les attelages étaient dans un déplorable affaiblissement. Les Russes, au contraire, avaient mis le temps à profit pour réparer leurs pertes. Déjà, ils s'étaient crus assez forts pour déboucher du camp de Taroutin et attaquer, au mépris d'une suspension d'armes, les cantonnemens de Murat à qui cette échauffourée avait coûté 2000 hommes et 12 pièces de canon.

Napoléon se servit de cette circonstance pour tenter de masquer son mouvement sur Smolensk. Il laissa dans le Kremlin, Mortier avec la jeune garde qui rejoignit le surlendemain, et, tandis qu'Eugène sortait de Moscou par le chemin de Borowsk pour tourner par la gauche le camp de Taroutin, il porta l'armée entière sur le front de Kutusof, comme s'il eût voulu le punir de son agression et lui offrir la bataille.

Parvenu à Krasnoi, il donna l'ordre au roi de Naples de se déployer devant l'ennemi, puis, appuyant à droite, il gagna le chemin que frayait l'armée d'Italie. Tout semblait aller à souhait : l'avant-garde du vice-roi avait déjà saisi Malo-Jaroslawetz, ville située sur les escarpemens de la rive droite de la Protiva, 8 lieues plus au sud que Taroutin. Encore deux journées de marche et l'on atteignait Kalouga, d'où l'on espérait gagner Smolensk en remontant la vallée de l'Ougra que les armées n'avaient encore ni parcourue, ni épuisée.

Mais les partisans de l'ennemi étaient répandus sur toutes les routes. Ils avaient éclairé la manœuvre du vice-roi, et Doctorof s'était mis à le côtoyer en suivant le chemin de Taroutin à Kalouga. Quoique prévenu sur la Protiva, le général russe se rabattit sur Malo-Jaroslawetz, et s'y présenta assez nombreux pour enlever les deux bataillons qui l'occupaient.

Eugène accourut avec le 4^e corps, et après un combat sanglant, durant lequel, d'un côté, les 80,000 hommes de Kutusof, et, de l'autre,

Davout et la garde intervinrent successivement, il resta maître des débris de la ville qui fut incendiée, et où les Russes perdirent 8000 hommes.

Les Russes se retirèrent au sud, mais la grande-armée avait remporté une victoire stérile. Kutusof était toujours à cheval sur la ligne de retraite où on avait cherché à le devancer. Il avait sans doute dans cette contrée inconnue des positions où il faudrait lutter encore. Une défaite compromettrait tout, et de nouveaux combats même heureux, ne feraient qu'entraver une longue marche en augmentant le nombre des blessés. L'empereur avait un meilleur parti à tirer de cette rencontre fatale. C'était de renoncer au plan qu'elle avait dévoilé et de donner le change à son adversaire en reprenant la route de Mojaïsk. Il s'y décida, non sans anxiété. L'armée remontant au nord, traversa Vereïa et rejoignit les chemins dévastés qu'elle avait naguère parcourus, par le champ de bataille de la Moskowa encore sillonné des empreintes de cette grande lutte. Il lui restait l'espoir d'arriver avant Kutusof à Smolensk. Le vieux feld-maréchal perdit ses traces. Après trois jours d'hésitation, durant lesquels il manœuvra de manière à couvrir Kalouga, il sut enfin que les Français lui échappaient. Il ordonna à Platof de s'élancer sur leurs pas, à Miloradowich, de prendre 25,000 hommes, de courir à Gjat, de les rompre par le flanc, tandis qu'il s'ébranlait par la route de Medyn à Suleïki pour les déborder et saisir avant eux cette ville de Smolensk dont l'occupation semblait devoir être décisive. Cependant on gagna pays. Miloradowich, malgré son activité, fut devancé à Gjat, et lorsqu'à Viazma, il atteignit l'arrière-garde, elle fit volte-face; des renforts survinrent, on livra un combat furieux où la victoire fut encore fidèle aux troupes françaises. Elles atteignirent trois jours après Dorogobouje où elles repoussèrent encore un houra de cosaques.

On respirait, on touchait à Smolensk, à Witepsk, à cette ligne de cantonnemens que gardait Victor et où la prévoyance de l'empereur avait accumulé des approvisionnemens de toute nature. On avait souffert, mais on entrevoyait le terme de ses maux et l'on avait eu du moins la joie de tenir en respect, de culbuter l'ennemi.

Ce fut à ce moment d'espoir que l'armée reçut le coup mortel. Depuis plusieurs jours, le froid avait commencé à l'assaillir. Déjà nombre de traîneurs, exténués par la marche et les privations, avaient jeté leurs armes; déjà, le passage des malheureux Français était marqué par une longue file de voitures, de canons abandonnés, de blessés, de malades expirans, de corps sans sépulture, lorsque dans la nuit du 6 au 7 novembre, la température descendit subitement au degré des plus rigoureux hivers. Nuit funeste où des milliers d'hommes périrent, qui tua

presque tous les chevaux, désorganisa les convois et acheva de rompre les rangs.

Le surlendemain, l'avant-garde entra dans Smolensk. Était-il permis de s'y arrêter? Était-ce là que commençaient les quartiers d'hiver? Eugène s'était détaché à droite pour pénétrer jusqu'à Witepsk, à gauche, on allait rallier Victor dont une division (Baraguey-d'Hilliers) devait se trouver à Jelnia. Pourraient-ils flanquer assez fortement l'armée pour lui donner un instant de relâche? mais à chaque pas on apprenait de nouveaux désastres. Victor avait été appelé au secours de Saint-Cyr que Wittgenstein pressait trop vivement, et l'on ne pouvait non plus compter ni sur Eugène, ni sur Baraguey-d'Hilliers. Celui-ci, dans le même temps que son appui était si nécessaire, se laissa surprendre par Kutusof qui, depuis Suleïki, suivait latéralement la grande-armée, il perdit une des ses brigades et fut ramené en désordre sur les troupes qu'il avait mission de raffermir. Le même jour, Eugène engagé dans des chemins affreux, fut arrêté par le cours du Wop, ruisseau lorsqu'il l'avait franchi, il y avait trois mois, maintenant torrent impétueux. Il essaya vainement de jeter un pont; cependant les cosaques accoururent. Pour les combattre en sûreté, il fallut passer sur l'autre rive, il fallut s'y glisser à l'aide de glaçons, il fallut sacrifier convois, canons, blessés, malades et traîneurs. A Dukhowszina, le vice-roi, informé que Witepsk était depuis deux jours au pouvoir de Wittgenstein, se rabattit sur Napoléon, toujours harcelé par les cosaques, et non sans éprouver des pertes continuelles.

Ces coups étaient accablans. On était débordé par Kutusof et par Wittgenstein; Smolensk n'était plus tenable. Toutefois, on se compta et l'on comprit que tout n'était point perdu. Il restait 40,000 hommes sous les armes. Quelques jours de halte facilitèrent l'écoulement des bandes désorganisées et suffirent à reformer les colonnes de marche. Enfin, le 14, les troupes commencèrent à défiler de la ville bien différentes d'elles-mêmes, alors qu'elles en étaient sorties naguère si brillantes et si nombreuses. Mais dans leur détresse, elles inspièrent encore une crainte respectueuse au vieux Kutusof qui ne put se résoudre à les aborder.

L'empereur avait prévu la circonspection de son adversaire et il avait osé se diviser en quatre corps destinés à cheminer à une journée de distance. Venait d'abord la garde, forte encore de 16,000 hommes, qui trouva Krasnoi occupée par une division russe; mais à la vue de ces hommes énergiques, marchant musique en tête, drapeau déployé, l'ennemi de lui-même ouvrit le passage et se hasarda à peine à les canonner de loin. Ils s'établirent dans la ville où l'empereur s'arrêta.

Le lendemain parut Eugène (7 à 8,000), devant qui la route s'était refermée. Miloradowich lui faisant face avec 20,000 hommes crut prendre

une revanche de Viazma : il le somma de déposer les armes. Cette insolence enflamma tous les courages; on se battit en désespérés jusqu'au soir. On réussit alors à tourner la droite de l'ennemi et à rallier la garde.

Le troisième jour, ce fut le tour de Davout (10,000) : Kutusof, honteux de sa faiblesse, se déploya enfin tout entier, résolu d'enlever au moins un corps d'armée. Mais, au bruit du canon, l'empereur sortit de Krasnoi avec la garde et le vice-roi. Ces vaillantes troupes, rivalisant d'audace, portèrent aux Russes de si profondes atteintes qu'ils reculèrent frappés de stupeur, et laissèrent échapper le maréchal.

Ney seul était encore en arrière (6000). On ne pouvait l'attendre qu'au risque d'une affaire générale qu'on ne pouvait livrer avant de saisir les ponts du Borysthène. Napoléon, plein de confiance dans la résolution du prince de la Moskowa, donna l'ordre de marcher sur Orcha.

L'avant-garde de Ney se présenta le 19, au soir, à 3 heures près de Krasnoi. Elle trouva la route barrée par des forces décuples, et elle fut accueillie par le feu de 50 pièces, en batterie derrière un ravin. Elle se replia sur le maréchal qui accourut, fit battre la charge et se précipita furieux sur la première ligne. Les Russes furent rompus, mais ils furent à l'instant remplacés par des troupes fraîches et la terrible batterie continua son feu. Jusqu'à la fin du jour, Ney renouvela ses audacieuses attaques. Enfin, désespérant de percer à travers ces masses épaisses qui réparaient si facilement leurs brèches, il ordonna la retraite et, à la grande surprise des siens et de l'ennemi, il reprit la route de Smolensk. Bientôt, il la quitta pour se jeter par sa droite, le long des bois qui s'étendent en avant de Krasnoi. Les Russes, certains de lui faire rendre le lendemain son épée, ne le poursuivirent point, et sa troupe, rassurée par sa fière contenance, chemina silencieusement sans se rendre bien compte de ses desseins. Ils ne tardèrent pas à se dévoiler : au bout de deux lieues de marche, par une nuit obscure et brumeuse qui annonçait le dégel, on atteignit les bords d'un fleuve encore glacé. C'était le Dniéper ! Un élan de joie ranima les cœurs et l'on se mit à la recherche d'un passage pour les bagages et l'artillerie. Mais, ô douleur ! la glace commençait à fondre, elle ne put supporter le poids des voitures qu'il fallut abandonner. Les hommes abordèrent l'autre rive en se plongeant dans l'eau jusqu'à mi-corps. Avant le jour, on était hors de péril. On fut encore harcelé par les cosaques de Platof qui, depuis Smolensk, suivaient la rive droite; mais le maréchal les tint sans peine en respect, et il rejoignit à Orcha ses frères d'armes qui le comblèrent de témoignages d'amitié et d'éloges bien justement mérités.

On avait devancé les Russes sur la rive droite du Borysthène. La tem-

pérature était devenue plus douce. Orcha avait fourni un parc d'artillerie, des vivres, enfin on approchait des grands approvisionnemens de Minsk. Kutusof épuisé lâchait prise; si Wittgenstein, si Tschichagof avaient été contenus comme lui, la retraite était glorieusement terminée. On allait se concentrer sur la Bérésina, rendre des armes à 60,000 traîneurs et réorganiser 200,000 hommes au sein de l'abondance et du repos. Mais de quel douloureux effroi l'armée est frappée! Minsk est au pouvoir de l'ennemi. L'amiral occupe Borisof et intercepte le passage de la Bérésina. La fortune a trahi partout l'espoir de l'empereur.

VII.

DISLOCATION DES DEUX AILES.

Bataille de Polosk (18-19-20 octobre).—Combat de Smolewicz (31).—Prise de Witepsk (7 septembre).—Tschichagof marche sur Minsk (13 novembre).—Bataille de Wolkowisk (16).—Combat et prise de Borisof (21).

Pendant que les maladies minaient le camp de Polotsk, Wittgenstein recevait incessamment des renforts. Lorsqu'il eut réuni 50 à 60,000 hommes, il résolut de déborder enfin la Dwina. Sa gauche déboucha par Drissa et lui-même attaqua les redoutes de Saint-Cyr. Le maréchal français se défendit avec vigueur et soutint pendant une journée entière un combat sanglant et indécis. Le lendemain, informé des progrès de l'ennemi sur la rive gauche, il prépara la retraite qu'il espérait opérer sans trouble à la faveur de la nuit. A peine avait-il commencé à défiler que le

feu, prenant aux baraques du camp¹, donna l'éveil aux Russes. Wittgenstein se mit sous les armes, fit incendier la ville et livra l'assaut aux redoutes que l'on évacuait. Il fut encore une fois contenu, et avant l'aube, les corps français étaient en sûreté sur l'autre rive. On combattit de nouveau pour repousser la gauche ennemie que l'on fit reculer en désordre jusqu'à Drissa. Alors on abandonna la ligne de la Dwina pour se replier sur Victor et s'appuyer sur la haute Bérésina, sur les lacs et le canal qui l'unissent à la Lukomla.

Mais la nécessité de couvrir à-la-fois Wilna et la retraite de la grande-armée força les troupes à s'étendre. Le 6^e corps prit position à Glubokoe; le 2^e, dont Oudinot reprit le commandement, s'établit à Lepel, et Victor quitta Smolensk pour se porter à Siennes, afin de lier la défense de la Lukomla à celle de Witepsk.

Cette nouvelle ligne n'avait pas assez de consistance pour imposer à Wittgenstein qui la fit aisément tomber. En débouchant sur Lepel, en portant son effort contre la gauche d'Oudinot, il le contraignit de pivoter sur sa droite et de se ranger de Bobr à Smolewiczzi. Après quoi, il attaqua et culbuta, sur le dernier point, les avant-postes de Victor; puis il fit enlever Witepsk et se déploya, la droite en tête, menaçant de déborder Oudinot et de le prévenir sur la route de Moscou. Dès ce moment, l'aile gauche fut coupée en plusieurs tronçons.

A droite, les opérations furent plus désastreuses. Lorsque Tschichagof apprit l'évacuation de Moscou, il laissa dans ses cantonnemens 30,000 hommes sous les ordres de Sacken pour tenir en échec le corps austrosaxon, et avec 30,000 hommes, il s'ébranla par Slonim et Neswich dans le dessein de saisir Minsk, de s'emparer des riches magasins qui devaient ravitailler l'armée en retraite.

Rien ne lui fit obstacle jusqu'au Niémen, où il se heurta contre les avant-postes de la garnison de Minsk qu'il replia sans peine. Il entra avec non moins de facilité dans cette ville, dont le gouverneur se laissa surprendre sans songer à appeler à son aide les renforts qu'il avait de tous côtés à sa portée.

Cependant Schwarzenberg déboucha la gauche en tête de Bialistock, paraissant vouloir s'élaner par Slonim à la suite de l'amiral. Les Saxons tenaient déjà Wolkowisk, lorsque Sacken sortit par Lapenitza de la forêt de Bialowèse, le déposa et le poursuivit jusqu'à la Rossa. Mais, comme il se disposait à franchir cette rivière, les Autrichiens survinrent par la chaussée, le battirent complètement et le rejetèrent dans les défilés de la forêt. La route de Minsk était ouverte, Schwarzenberg n'avait qu'à pousser à Tschichagof, il lui eût arraché sa conquête, il l'eût mené l'épée dans les reins, il l'eût anéanti aux bords de la Bérésina. Il

ne le fit point, il s'attacha aux pas de Sacken et le ramena jusqu'au Bug, comme s'il eût eu à cœur de mettre un espace de 60 lieues entre lui et l'amiral et de le rassurer sur ses desseins.

Les Russes purent alors sans inquiétude se livrer à l'exécution de leur plan offensif. Ils partirent de Minsk en trois colonnes, pour Beresino, Borisof et Zembin, dans l'espérance de couper Dembrowski, posté avec 6000 hommes à Bobruisk. Le général polonais avait reçu l'éveil; il s'était hâté de remonter la rive droite de la Bérésina, et il parvint en même temps que les ennemis, devant la tête de pont de Borisof. Il manœuvra avec assez d'habileté pour s'ouvrir le passage et passer avant eux la rivière; mais trop faible pour les contenir, il abandonna la ville et se replia sur Oudinot.

VIII.

FIN DE LA RETRAITE DE MOSCOU.

Reprise de Borisof (23 novembre).—Combat de Tchasnitzi (24).—Passage de la Bérésina (26-27).—Arrivée de Wittgenstein (nuit du 27 au 28).—Bataille de la Bérésina (28).—Retraite de Viotor (29).—Arrivée à Wilna (8 décembre).—Retraite de Macdonald (23).—Combat de Piiklu-penen (26).—Convention de Traurogen (30).

Tel était l'état des choses au moment où la grande-armée, ayant passé les ponts d'Orcha, se rapprochait de la Bérésina. L'amiral occupait l'autre rive, rien ne le séparait, à sa droite, de Heertel, à sa gauche, de Wittgenstein qui pouvaient renforcer ses rangs et opposer aux Fran-

çais une masse assez compacte pour les arrêter jusqu'au déploiement de Kutusof sur leurs derrières.

Mais l'empereur était là, au centre des opérations; il n'y eut plus qu'une impulsion, qu'une volonté, et ses ordres sauvèrent encore une fois l'armée.

Il prescrivit à Oudinot de se concentrer à Bobr, puis de marcher sur Borisof : à Victor de déboucher par Czereia sur le canal et d'inquiéter la ligne de retraite de Wittgenstein. Pour la première fois, l'imprévu qui joue un si grand rôle dans les affaires de la guerre, et qui, depuis l'ouverture de cette fatale campagne, avait constamment favorisé l'ennemi; l'imprévu appuya ces dispositions. L'amiral avait en vain étendu ses ailes pour rallier Hoertel et Wittgenstein; ni l'un ni l'autre ne s'empressèrent de le seconder. Le premier, qui jusqu'alors s'était borné à quelques mouvemens insignifiants vers Glusk et Logiczin, s'obstinait à rester dans les limites de son commandement qui ne dépassait point Bobruisk. Le second, peu soucieux de se mettre sous les ordres de son collègue, objecta la présence de Victor pour rester sur la rive gauche de la Bérésina. Tschichagof soutint donc seul le premier choc d'Oudinot qui replia dans Borisof son avant-garde, le chassa de la ville et le repoussa au-delà de la rivière si rudement qu'il se hâta de détruire le pont. A la vigueur de ces coups, l'amiral comprit que l'armée entière approchait, il se concentra sur l'autre rive pour couvrir la route de Minsk et s'opposer au rétablissement du pont. Sur ces entrefaites, Victor livra à Wittgenstein vers Tchasnitzi, un combat sanglant et indécis, dont l'effet fut d'attirer sur lui toutes les forces du général russe et de l'éloigner de Borisof.

Il y eut donc entre les deux corps ennemis un intervalle de 12 à 15 lieues dans lequel on venait de découvrir que la Bérésina était guéable. Cette rivière large et fangeuse était à peine dégelée lorsque Corbineau, détaché du corps bavarois, avec sa brigade de cavalerie légère, dans le but d'ouvrir la communication avec Oudinot, donna au milieu de l'extrême gauche de Tschichagof, et n'évita une perte certaine qu'en passant un gué durant la nuit du 21 au 22 novembre entre Weselowo et Studianka.

On saisit avec le plus vif empressement cette indication si précieuse. On reconnut l'autre rive, elle était libre d'ennemis. Aussitôt, les troupes du génie, les pontonniers, les marins de la garde se mirent à l'œuvre. Ils démolirent le village tristement célèbre de Studianka. Avec les poutres, les planchers, le fer des maisons dépecées, ils se hâtèrent de construire deux ponts. Ces braves gens, dirigés par le général Éblé, plongés

jusqu'à la ceinture dans l'eau qui charriait de nouveau d'énormes glaçons, exécutèrent leurs travaux avec leur habileté si connue.

Le temps pressait : Kutusof débordait de tous côtés. Il avait passé le Borysthène à Kopyss, et les détachemens qu'il avait faits sur sa gauche, occupant Siennes allaient forcer Victor de reculer devant Wittgenstein.

Cependant Oudinot appuya sur sa droite, et les corps, arrivant du Borysthène, le relevèrent tour-à-tour au pont de Borisof en faisant de grandes démonstrations pour entretenir l'erreur de l'amiral.

Le 26, au matin, Dembrowski passa le premier en radeaux. Peu d'heures après, Oudinot défila sur les ponts. Il était temps : une division russe approchait ; on la culbuta, l'on prit position, la gauche à la rivière, pour faire face à l'amiral. Ney, la jeune garde passèrent ensuite et, à 4 heures, le matériel commença à rouler sur le pont de chevalets. Dans la soirée, Victor fut signalé à peu de distance de Borisof. La nuit vint : nuit d'anxiété, le froid reprenait son intensité première, les Russes recevaient des renforts par la rive droite, et, de l'autre côté, Kutusof, Wittgenstein pouvaient à chaque instant paraître.

Dès l'aube, le défilé continua : l'on n'eut durant toute la journée aucune nouvelle de l'ennemi. Le vice-roi, Davout, la vieille garde, l'empereur passèrent, et Victor, laissant une de ses divisions dans Borisof, les releva sur les hauteurs de Studianka.

Tout faisait pressentir une bataille pour le lendemain. En effet, Wittgenstein arriva pendant la nuit sur les pas de Victor par la route de Baran et, pointant sur Borisof, il surprit, au sortir de la ville, la dernière division française ; qui s'était égarée, comme elle se portait aux ponts. Elle se défendit vaillamment, mais enfin le nombre l'emporta, les Russes eurent la joie, pour la première fois depuis le commencement de la retraite, de saisir l'épée d'un général de division.

Ce désastre fut le prélude du combat. A peine Borisof évacué, l'amiral y rentra et se mit en communication avec Wittgenstein. D'un autre côté, Kutusof, ayant passé la Bérésina à Usza, ils concertèrent une attaque générale par les deux rives, résolus de réparer leur inaction de la veille et d'anéantir l'armée française.

Jamais position ne fut plus critique. Davout et Eugène avaient prolongé leur marche jusqu'à Zembin pour s'assurer de la route de Wilna et ils étaient séparés, par une vaste fondrière, de l'empereur qui avait entre lui et Victor, la Bérésina.

La tâche des généraux russes était de rompre à-la-fois les 10,000 hommes de Victor et les deux lignes formées par Oudinot, Ney et la garde, fortes environ de 30,000 baïonnettes. De ce côté, Tschichagof

avait aussi 30,000 hommes. Mais Kutusof, étant à sa portée, il pouvait revenir à la charge avec des troupes fraîches. Wittgenstein avait à remplir une mission plus facile. Avec 30,000 soldats victorieux, il semblait devoir, du premier choc, écraser une poignée d'hommes embarrassée par la foule des non-combattans. Tous deux attaquèrent avec impétuosité : mais quels prodiges de valeur s'accomplirent dans cette journée suprême ! Ney, Oudinot, Victor, ces héros, tant de fois illustrés, surpassèrent leurs plus brillans exploits. On vit l'amiral épuiser, tour-à-tour, ses réserves, les renforts qu'il recevait de Kutusof, et plier enfin tout meurtri, sous le poids d'une charge générale. On vit aussi Wittgenstein reculer. Vainement son artillerie nombreuse foudroya-t-elle à-la-fois les troupes et la masse des hommes désarmés : ni son feu, ni les scènes de désordre et de désespoir qui se passaient derrière eux, n'ébranlèrent les braves soldats du 9^e corps à qui resta la victoire. Ce fut de ce côté que le colonel des cuirassiers, Dubois, avec 300 chevaux exténués, rompit, sabra, désarma un carré de 7000 fantassins et mérita d'être nommé général par un décret daté du champ de bataille.

Les Russes, stupéfaits de tant de vaillance, lâchèrent prise après avoir perdu plus de 10,000 hommes. Pendant la nuit, Victor franchit la Bérésina, puis l'armée entière se replia au-delà des marais de Zembin, tandis que l'on préparait la destruction des trois ponts qui le traversent et de ceux qu'on avait si heureusement construits.

Il ne restait plus sur la rive gauche qu'une faible arrière-garde, outre la foule des 12 à 15,000 non-combattans. Les horreurs du bivouac de Studianka ont été assez décrites. On sait que ces infortunés, dont la démoralisation était poussée jusqu'au vertige, refusèrent de marcher pendant la nuit. Menaces, prières, violences, rien ne put les émouvoir. Ils avaient des vivres et du feu, ils avaient besoin de nourriture et de repos, il fut impossible de les arracher au sommeil de mort dont le réveil fut si terrible.

Au jour, lorsque l'arrière-garde se fraya sur leurs corps un passage sanglant, lorsque les sapeurs s'approchèrent prêts à embraser les ponts, tous se précipitèrent saisis d'une tardive rage. Combien trouvèrent la mort durant cette funeste lutte ! Mais bientôt l'heure fatale sonna, les flammes dévorèrent les ponts. Il y eut alors un cri prolongé de détresse et des angoisses dont l'âme a hâte de se détourner.

Helas ! les vainqueurs de la Bérésina ne furent pas plus heureux. Ils avaient sauvé l'honneur des armes, ils avaient gagné deux journées de marche sur l'ennemi retardé par la rupture des ponts, mais l'hiver les assaillit plus rigoureux que jamais, dans leur affreux dénûment ; ils ne résistèrent pas à ses atteintes. Le 3 décembre, le thermomètre descendit

à 20 degrés et dans les quatre jours suivans jusqu'à 26. La plupart des corps achevèrent de se désorganiser.

Le 5, le quartier général étant à Smorgoni, Napoléon réunit ses lieutenans et leur annonça le dessein de se rendre à Paris. Il remit le commandement au roi de Naples, lui prescrivit de rallier l'armée sur le Niémen, puis, à l'entrée de la nuit, il partit pour Wilna. Quatorze jours après, il était aux Tuileries, ranimait les fidélités ébranlées et commençait les apprêts d'une nouvelle campagne.

Murat fut impuissant à répondre à la confiance de l'empereur. Le froid et le désordre allaient croissant : 10,000 hommes sortis de Wilna pour raffermir l'armée, furent presque tous moissonnés en une seule nuit. Les ressources amoncelées dans cette ville échappèrent encore. On y arriva pêle-mêle, affamé, il fut impossible de régler les distributions. On pillait, on détruisait les magasins ; puis, à l'approche des Russes, on prit l'épouvante.

Ils arrivaient en trois colonnes : Wittgenstein par la rive droite de la Wilia, l'amiral par la route de Borisof, Kutusof par celle d'Usza. Les deux premiers parurent en même temps autour de Wilna, et, aux premiers houras des cosaques, tout s'enfuit : les uns sur Olita, les autres sur Kowno. Murat porta le quartier général à Kœnigsberg. Ney seul, à la tête de l'arrière-garde, conserva sa noble contenance, il fit le coup de fusil dans les rues de Wilna et se retira toujours en combattant jusqu'à Kowno. On abandonna 10,000 traîneurs qui furent impitoyablement massacrés. Ce fut le dernier exploit des Russes, le froid les força de s'arrêter à peine moins maltraités que l'armée française.

Wittgenstein conserva toutefois assez de nerf pour se porter, par Rossiena, sur le flanc de l'extrême gauche qui, depuis long-temps, était en dehors des mouvemens généraux. Macdonald, après être resté sur la Dwina pendant la retraite, se rapprochait enfin du Niémen. Arrivé avec la division française à Pikuponen, il se heurta contre l'avant-garde russe, la culbuta, poussa jusqu'à Tilsit d'où il dut encore chasser quelques cosaques, et fit halte pour attendre les deux divisions prussiennes. Mais il apprit bientôt que leur général, York, ayant rencontré Wittgenstein à Traurogen, avait traité avec lui et lui livrait son corps d'armée.

Cette défection mit le comble aux désastres des Français, elle les força d'évacuer Tilsit, Kœnigsberg et de se retirer sur la Vistule. Murat jeta environ 100,000 hommes, y compris les Autrichiens, dans les places depuis Varsovie jusqu'à Dantzic, puis il porta le quartier général à Posen et laissa le commandement au vice-roi qui réunit autour de lui 12,000 combattans, faible noyau de l'armée active.

325,000 hommes avaient passé le Niémen au mois de juin. 50,000 environ des 9^e et 11^e corps avaient rejoint dans le cours de la campagne. Déduction faite des Autrichiens et des Prussiens, il en restait à peine 90,000. Si l'on retranche ces mêmes auxiliaires (50,000), des 375,000 hommes entrés en ligne, on arrive pour expression des pertes en morts et prisonniers dans la marche en avant et durant la retraite, au nombre effrayant de 235,000 hommes !

IX.

FIN DES OPÉRATIONS EN ESPAGNE.

Passage du Tage (15 septembre). — Siège de Burgos (19 septembre). — Levée du siège (22 octobre).

— Passage de la Tormès (10 novembre). — Retraite des alliés (19).

L'armée du centre et celle d'Andalousie ayant opéré leur jonction dans le royaume de Valence, le roi Joseph reprit aussitôt l'offensive et se porta dans le bassin du Tage. En 25 jours on atteignit Aranjuez qu'occupait l'aîle droite de Wellington commandée par Hill. Ce général ne fit point de résistance, il se replia obliquement sur la Sierra-de-Guadarama. Les Français passèrent le Tage, rétablirent Joseph dans sa capitale et se mirent à la poursuite des alliés. Cependant les Anglais ne désespérant pas de se rendre maîtres de Burgos, se concentrèrent aux environs de cette ville; son château enlevé, ils se flat-

taient de rejeter les débris de l'armée de Portugal au-delà des Pyrénées; les corps d'Andalousie, de Valence, de Catalogne n'avaient plus qu'à gagner précipitamment Perpignan; la Péninsule entière était délivrée. Mais ce château tint bon : l'immortelle résistance de Dubreton mit encore une fois en question la fortune du général anglais. Pendant 35 jours, 1800 Français renfermés dans un vieux donjon revêtu d'une double ligne de redoutes, bravèrent l'effort de 30,000 hommes. Quatre mines, cinq assauts, des privations cruelles, rien ne les émut, et ils eurent la joie de voir les assiégeans lâcher prise, chassés par les mouvemens combinés de Souham et de Soult.

Le premier, ayant rallié les deux divisions de la jeune garde et réorganisé l'armée, arriva sous Burgos, comme les Anglais effectuaient leur retraite. Il les poursuivit, l'épée dans les reins, en débordant leur gauche et les mena battant jusqu'à Tordesillas où il fit halte pour préparer sa jonction avec les armées du midi et du centre. Celles-ci, cependant, s'attachant aux pas de Hill, traversèrent rapidement Valdemoro, Puente-Tosamo, Arevalo, se mirent en communication avec Souham par Medina-del-Campo, et jetèrent des avant-postes jusqu'à la Tormès, où elles reconnurent l'ennemi en position sur la rive droite, depuis Alba jusqu'à Salamanque. Soult combina l'attaque générale de manière à le tourner par la droite et à engager l'action sur le champ de bataille des Arapiles. Souham se porta sur Alba, les deux autres colonnes, appuyant à gauche, surprirent le passage de la rivière, au-dessus de cette ville.

Ce mouvement échappa au général ennemi. Les trois armées défilèrent sans opposition sur la rive gauche et se déployèrent par la gauche, comme l'avait fait Marmont, dans le dessein d'intercepter la route de Ciudad-Rodrigo. Ces dispositions, prises au milieu d'un brouillard épais, consumèrent presque toute la journée. Vers le soir, on allait commencer le feu lorsque éclata un violent orage qui condamna les Français à l'inaction et dont les Anglais profitèrent pour s'éloigner. On les poursuivit pendant trois jours sans pouvoir les contraindre à faire volte-face, et le seul fruit de ces marches habiles fut quelques milliers de prisonniers, outre une quantité considérable de bagages. Les alliés regagnèrent leur camp entre l'Agueda et la Coa, puis, de part et d'autre, on se répandit dans ses quartiers d'hiver.

Après le départ de Joseph, les Français resserrèrent leurs positions dans le royaume de Valence, occupèrent fortement San-Felippe et se tinrent sur la défensive. Les Anglais crurent mettre la circonstance à profit pour s'emparer de Denia; ils jetèrent sur la côte, près de cette ville, 1200 hommes qui s'avancèrent jusqu'aux remparts et sommèrent

le commandant français. Celui-ci, loin de s'en émouvoir, sortit hardiment de la place et repoussa les assaillans jusqu'à leurs vaisseaux.

Cette escarmouche irrita le maréchal, il prit trois divisions et les porta sous Alicante pour offrir la bataille. Les alliés ne l'acceptèrent point et les Français rentrèrent dans leurs cantonnemens après quelques engagements de cavalerie où l'avantage fut constamment de leur côté.

En Catalogne le reste de la campagne de 1812 se passa presque tout en escarmouches; mais l'armée espagnole s'étant encore rassemblée à Vich, on y marcha, on la rejeta sur Mont-Serrat, on lui enleva cette position formidable, on rétablit la ligne de défense sur le Llobregat, de Martorell à Barcelone.

RETAITE DU VICE-ROI

Détachement des Français de Barcelone (12) — (13) — (14) — (15) — (16) — (17) — (18) — (19) — (20) — (21) — (22) — (23) — (24) — (25) — (26) — (27) — (28) — (29) — (30) — (31) — (32) — (33) — (34) — (35) — (36) — (37) — (38) — (39) — (40) — (41) — (42) — (43) — (44) — (45) — (46) — (47) — (48) — (49) — (50) — (51) — (52) — (53) — (54) — (55) — (56) — (57) — (58) — (59) — (60) — (61) — (62) — (63) — (64) — (65) — (66) — (67) — (68) — (69) — (70) — (71) — (72) — (73) — (74) — (75) — (76) — (77) — (78) — (79) — (80) — (81) — (82) — (83) — (84) — (85) — (86) — (87) — (88) — (89) — (90) — (91) — (92) — (93) — (94) — (95) — (96) — (97) — (98) — (99) — (100)

Les armées russes restèrent sur la Passarge et le Bug. La ligne de la Vistule était donc intacte et l'on n'avait perdu que quelques lieues de terrain. Cependant l'empereur ne se fit point illusion sur l'étendue de la blessure qu'avait reçue sa puissance; il pressentait que l'Europe entière allait lui échapper, si des armées formidables ne remplaçaient pas rapidement celle qui venait d'être détruite.

En effet, l'exemple donné par York avait ébranlé le sol où il fallait se défendre. L'opposition sourde qui existait depuis cinq ans, voyait enfin l'occasion d'éclater, et de tous points la nation allemande se disposait à profiter des désastres des Français pour les rejeter hors de son territoire. Malgré le désaveu du roi de Prusse, la défection de son général obtint l'approbation des masses et le gouvernement fut contraint à l'insu des détachemens qui traversaient les villes du Brandebourg